

DOMINIQUE PETITJEAN

Le temps,
en dernier lieu,
je l'ai perdu.

titre du recueil

Une folle histoire du vide créateur

Une folle histoire du vide créateur

1 - Un amour dépourvu de visage

2 - La forêt de mon ombre

3 - Cascade

4 - Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

5 - Le chemin de la page

6 - Mon âme

7 - L'hébétude dont je parle

DOMINIQUE PETITJEAN

*Un amour dépourvu de
visage*

*Une folle histoire du vide créateur
premièrement,
l'orgiaque.*

Las de recopier fidèlement les livres je m'enhardis, armé de ma propre plume, sur les chemins repassant par la promesse qu'un garçon rêveur s'était faite, le torse élargi par les emballements de son cœur, d'être ravi par la belle énamourée qu'Éros désigne le jour venu à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

Précédé par les mots déjà mis sur toutes choses j'attends de cette ballade, dont l'écho de la rime dépassée ne sera sur mes doigts compté, qu'elle m'initie aux préludes de la femme qui dénude sa toison brune à suffisamment de lieues pour ne pas lever les yeux vers le battement de tambour d'un coeur fou d'attendre l'arrivée de ce jour.

Remettrais-je à demain ma rencontre avec la femme nue qui, opale sous la lune, inscrit dans une étreinte opportune, l'horizon de la vie de l'esprit dans la sensibilité du cycle de la chair qui se poursuit si, heureuses d'être belles, des phrases nouvelles ne déroulaient devant mes yeux un idéal amoureux ?

Mon ultime désir étant de soumettre les arcanes de mon esprit aux plaisirs de la chair avant de mourir, jusqu'à quel terme cette quête de la bien-aimée me privera-t-elle, captif de la beauté des phrases qui me sourient, de tout autre but que de l'écrire.

Dis-toi que tu broderas, mon âme, avec ton maigre trousseau de mots, la trame d'un nouveau poème aussi longtemps que tu accorderas du sens à ta peur de ne pas en trouver dans l'acte d'aimer.

Seule avec ton poème tu espères, mon âme,
l'amour et son manque ayant été scandés, voilà
bientôt huit siècles, le long des sentes fleuries
menant au château de leur reine, par les
troubadours, circonscrire la folie qui t'amène,
aujourd'hui, à le générer.

Une manie triste réveille en moi cette prière
dont le chapelet de mots est appelé à se
transmuer en perles de sang de la jeune promise
s'ouvrant à la poésie d'amour.

Je ne peux incriminer ma plume de me priver de ma dulcinée et de ne pas soumettre mon esprit aux devoirs scellés dans l'ancre de la chair convoitée, puisque le talent demandé pour transcrire un rêve n'est rien comparé à l'abattage fourbi par l'amouraché pour conquérir l'élue à l'intimidante beauté.

Tant que ma plume brouillonne devancera mon désir attentif à la phrase déroulant le motif de son attente, pour esquisser le portrait de celle vers qui je vais, jamais je ne verrai, en dehors des boucles enchevêtrées de mots dénouées par quelques rimes brillantes, mon âme sœur me sourire en démêlant ses longs cheveux défaits par la tendre sauvagerie d'une première nuit d'amour.

Avant que la mort ne prive mon âme de son dernier mot, vais-je traverser le retour des saisons sans que la dame à la bouche cerise, que l'entiché baise sur la couverture enluminée du roman qui enferme les amants dans le carcan de l'amour courtois qui élève le vulgaire au-dessus du grivois, ne soit éprise du trouvère qui, avec les phrases insensées qui le troublent, devise ?

Tourne le dos, mon âme, à ce refrain d'un autre temps où le héros demeure cet éternel prétendant qui embrasse l'ombre de sa dulcinée avec de la terre entre les dents, car ce n'est qu'en accordant ma pâle figure avec ton genre féminin que les avances libellées de ma main sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

La complainte de l'explorée qui, voyant que sa beauté se fane à attendre que son trouvère ne trouve la manière de la séduire avec ses vers, presse ma plume d'en finir avec la romance pour qu'enfin je m'affirme en sa présence, mais plutôt que d'écourter la prière de m'oublier dans sa chair, celle-ci me jette dans les bras d'une muse putassière qui, forte de me métamorphoser en chevalier des mots audacieux, me prostitue, ma chair désormais faite verbe, pour d'autres yeux.

Les aspirations de mon âme à aimer ou à être aimée étant dénouées, dorénavant, par le seul plaisir d'oser les écrire, d'insolentes phrases serpentes prennent possession de mon être, en passant par mon anus.

Qu'il n'y ait, en dehors d'une poésie crue, point de salut, pour mon âme qui chemine au bonheur des rimes sur le chemin blanc des pages qui repousse à l'infini l'horizon de son voyage, je ne puis d'autant moins en douter que ma plume s'emploie, pour qu'un phallus dans mon anus ne tarisse le flot des phrases perverses qui me traversent, à accroître cette tentation qu'elle déploie.

Aiguillon zélé des songes qui la font reine dans une solitude, ma plume me fait accroire que je perdrais mon âme si, dans une étreinte guidée par la seule appétence des sens, l'attention de mon esprit se détournait des strophes permissives qui osent advenir pour aviver l'enfer brûlant de ce poème où se forge la pointe dressée de mon désir.

Comme un plumitif se relisant afin d'offrir ce qu'il perçoit de lui-même sur une quatrième de couverture, je resterai l'otage de ce poème dépourvu de visage aussi longtemps que ne sera rompu, en m'adonnant aux réjouissances que l'on tait afin de les garder taboues, l'entrelacement des strophes complices qui, pour que fleurisse la sensualité d'une psyché duplice, m'introvertissent.

Alors que le rimailleur feint d'ignorer que les rimes qui s'entr'appellent dans sa ritournelle aiguillonnent les pulsions de son enveloppe charnelle, de vous à moi, mon désir ne cessant de fuir au-devant de la mort à venir, seule une bite, en me stigmatisant le trou du cul, inscrirait mon déni dans la vie réelle.

Mais l'effacement de mon corps sous l'emprise des signes est devenu tel que mon âme ressent, maintenant que la rime canaille expose ouvertement sa faille dans les bas-fonds d'une poésie où se délie la langue des pensées travesties, la nécessité d'ériger une chambre d'amour.

Toi l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici, si tu veux partager, toute honte bue, la licence d'un poète, sans attendre que sa muse, toujours insatisfaite de ses prouesses dans une geste sans noblesse, ne l'attelle à la phrase bâclée l'ayant mis nu, encule-moi.

Si la poésie est ton penchant et si ton immixtion dans ce poème te plaît alors, ami lecteur, comme tu le ferais avec mes fesses, maintiens ton livre ouvert et crache dedans.

Puisque mon âme ne jouit qu'au travers de l'infamie qui enflamme, sur des pages noircies en nombre, la virilité de ton ombre, nous calquons chacun de nos gestes, mon ami, sur les phrases salaces de cette prétendue poésie.

Maintenant que ton pal commue en plaisir
igné de ma chair le déchirement d'une âme qui
ne s'écartait dans son voyage, pour préserver
l'amour promis, du désir de chuter de tout ton
poids dans la mort et qui s'en s'approchait
d'autant plus près que le souffle du verbe en
ravivait la tentation pour que jamais elle n'y
succombe, plus aucune de mes phrases ne
deviendra poème, mon ami.

Retire ton bâton de chair de mon anus, mon ami, pour que de nouveau je le salive, et toute la souillure je l'avalerais de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer, bien au-delà du gland, d'excrément.

Vois, ô mon ami qui, sans prendre le temps de me lire, m'entrepren, à faire aller et venir lentement ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses, si tu veux me faire chier, abondamment dans les cieux, comme un bienheureux.

Chacun s'agenouillant pour mieux s'élever dans l'amour du père tout puissant chiant à travers nous, savoure ô mon ami, sans même la goûter, cette merde que je me suis mis, en toilettant tes couilles, sur les doigts et sur le visage.

Ta verge, mon ami, dès que je m'isole pour en écrire le désir, redevient dans ma bouche ferme et longue, révélant ainsi notre appétit pour la merde, tout du moins poétique, aux amateurs d'un ouvrage qui rouvre l'enfer d'un autre âge où nos corps regorgeants de désirs, écartelés par l'intensité des plaisirs, font la roue dans la cage du langage qui invite le curieux qui ne détourne pas les yeux, ragaillardi par cette audace de l'esprit, de s'y ébattre aussi.

D'emblée rejouons la scène, ô amis qui affrontez la mort à venir dans l'obscène, où je suce vos bâtons de chair salis à mon envie avec des mots choisis, puisque la poésie permet aux corps contrariés par des âmes tourmentées d'exulter, par-delà l'espace et le temps, dans une orgie sublimée.

Amis qui avancez sans visage dans les outrages de mon langage, l'heure est venue de renoncer à cette poésie qui nous relie, sinon sur combien de pages encore, vais-je être pénétré par l'épée d'amour du lettré obligeant qui, pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface, d'abonder la vilénie qui s'écoule en inversant nos sens, ne se lasse ?

Que mon âme ne réponde plus au féminin quand sa soif d'être aimée submerge mon sein, il en sera alors fini de nos amours de loin, ô mes amis en poésie, puisque jamais je ne poursuis, en dehors de l'écrit, le ravissement des cœurs à l'enfant promis.

Acceptons mes amis, au terme de cette hérésie où nos démons, pour un abandon absolu de nos corps dans une dérive commune vers la mort, n'ont cessé d'avancer dans les phrases enflammées de cet ouvrage, que chacun ait épuisé, jusqu'à la lie de l'opprobre, les tentations réprimées d'une âme orpheline de l'éternel amour du père qui domine et que ma plume laisse, à celles et ceux qui s'en retournent outragés, le dernier mot.

*poème relu et modifié,
le samedi 26 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*La forêt
de mon ombre*

*Une folle histoire du vide créateur
deuxièmement,
l'ambiguïté.*

“La forêt de mon ombre” tu ne connais pas aussi, si tu le veux, à l’orée de cette fable rejoins moi, j’y suis nue sous une chemise et toi habillé comme un roi.

Entrons alors dans le silence de notre forêt avec lenteur puisque, précédés par une lune heureuse d'être ronde, je regarde glisser mes pas et qu'à mon côté tu marches, mon ami, droit comme un valet sans bras.

Combien de pas dois-je compter sur ce chemin où les fleurs sont d'un jour et les siècles de bois avant de lever les yeux vers toi mon amour qui, en réponse, tendrement me sourit.

Plus en avant dans la forêt j'aime sentir ta main, déposée par moi, se complaire au dandinement de mes fesses qu'accentue ton attitude de plus en plus lascive, ô mon ami.

Et si je tourne, au-devant de toi, en étendant les bras, ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle, mon amour, mais pour déboussole le vent félon dont les étourdissantes caresses décrochent les feuilles jaunies car déjà vieilles d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi, soit je courais, soit je dansais bêtement avec la lune avant que tes mains, sous ma chemise, ne domptent mes deux gazelles de fesses bondissant dans cette clairière où les plus timides des fleurs s'ouvrent au passage de notre bonheur.

En me troublant plus encore que les hardiesses du vent qui se renforce en me croisant, tes mains, ô mon amour, relèvent ma courte chemise puis, par-dessus ma tête, jettent celle-ci au loin et là, sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants, devant toi je suis nue.

La lune pâle et son troupeau d'étoiles, les grands arbres de la forêt et les fleurs des sentiers épargnées par mes pieds et, dans cette exubérance d'un printemps revenu, du plus vieux des mâles victorieux à la plus folâtre des éphémères qui s'accouplent sans se cacher, chacun, ô mon roi, comme mon corps vierge et nu, s'offre à l'amour, s'offre à la mort.

Ô mon ami, après que la sagesse millénaire des arbres nous ait fait tendre les bras et nos doigts se croiser, écoutons le badinage de cette source qui invite nos cœurs à voguer là où les conduira la fougue de nos futurs baisers.

Dans tes yeux brillent toutes les étoiles du ciel, ô mon amour, quand tu me dis, en écartant les cheveux rebelles de mon visage, « je t'aime » avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé autant que son cœur aime ; ô qu'il est bon, ô mon roi, de perdre son souffle dans un baiser !

Tes baisers ouvrent sur un monde où rien n'est plus et mon âme y choit si loin dans une spirale infinie que dans ta bouche alors je respire. Ô mon amour, ô mon roi, en échange de mon corps, apprends-moi à t'aimer.

Grisées par le parfum miellé de mes cheveux ondoyant jusque parmi les fleurs, tes lèvres butinent sur mes lèvres mes : « je t'aime, ô mon amour », et pour que ne s'envole et ne se perde dans l'infini des cieux un baiser vertigineux, je plante mes canines dans ta langue vipérine sans que tu ne me l'aies demandé.

Bousculant le prélude où mes doigts mutins te dénudent de tes oripeaux royaux, je presse ma rose enclose contre l'impatience que ne peut contenir le serpent débusqué de ta braguette de la cueillir. Ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes qui, en fléchant d'un même trait nos cœurs, strient l'épaisseur de la nuit du signe que nous nous aimons.

Ô mon roi aux mains larges et puissantes,
maintenant que ta langue se plait dans ma
bouche et que ne faiblit le serpent qui s'est
agrandi contre moi, c'est au monde des ombres
de la forêt où les amants, par la lumière
tranchante du soleil, ne sont désunis à leur réveil,
que j'appartiens désormais.

Ô mon amour, tes mains inclinent mon visage pour, dès la margelle de mes lèvres, enrôler nos langues, puis avec retenue le relève si j'embrasse jusques aux larmes débordant de l'étonnement de mes yeux, le long serpent.

Le serpent dressé fermement vers le ciel ayant obtenu, mon ami, sitôt la délicatesse de mes doigts, le zèle de mes lèvres, commande que ton émoi s'efface devant ma soif de toute sa présence dans la chair de mon corps.

Je voyage dans les cieux lumineux de tes yeux,
respire le vent ébouriffant de ta poitrine et me
baigne nue dans l'eau écumeuse et salée de tes
baisers, ô mon roi des rois qui me couche sur la
pierre de ses ancêtres, pour m'aimer.

Mon amour, existe-t-il un péché plus grave que de mentir comme cette rouerie de mes longs cheveux qui, rejetés en arrière, pour mieux dévoiler mon ventre à l'ignorance de ta langue, frangent la pierre d'une corolle somptuaire, bien que ce ne soit pas l'heure de mes menstrues ?

Ton assurance que tant qu'il en sera ainsi du serpent allant toujours bandant jusqu'à me faire rougir, je jouirai du plaisir de m'ouvrir en mon milieu comme la pulpe d'un fruit cueilli, autant de fois que je le désirerai, ne calme mon cœur morfondu par les onces de temps perdu de sa venue en moi, ô mon amour de roi.

Mes seins prolongés loin devant par des tétons de jouvencelle sont devenus, à être jaloués tour à tour, si pointus que l'arc de la pensée de mon jeune corps se tend, ô mon roi, vers le contact objectivant du serpent que tes reins brandissent à bon dessein, comme le brigand repentí son gourdin.

Rien si ce n'est toi, ô mon roi, ne me rattache
au monde, puisqu'à l'amour charnel je ne puis
m'ouvrir sans au ciel, mourir.

Le serpent dressé dans son effort de contenir le temps jusqu'à l'ultime instant au point que remonte son sang, ô mon roi, dans le feu de tes yeux, pour plus que je ne sois cette sempiternelle enfant souffrant d'attendre ce jour où les sens embrasés devancent la pensée, me pourfend.

Ô mon amour, les cheveux des étoiles pleuvent sur mon visage et mes deux seins de lune, alourdis de caresses, chavirent dans la nuit des temps, maintenant que les rives labourées de mon ventre engloutissent l'entièreté de ton serpent ardent.

Vaincu, pour avoir répandu sa substance dans l'entaille de mon ventre à jamais déflorée, le serpent se retire rouge du sang scellant notre amour, ô mon roi qui méchamment a proféré, en me perforant aussi résolument qu'avec une lance, le «Nom de Dieu» comme le mauvais larron.

Rasséréné par les « je t'aime » que déjà nos lèvres, ensauvagées par l'escalade des sens dans la jouissance, dans un doux murmure se ressouviennent, ton beau visage, ô mon roi, contre mon visage, dans un sourire s'endort.

Ô mon roi qui déjà dors, tu ne peux voir le
serpent de ton ventre redevenir un petit oiseau.

Avant que ne s'installe la langueur que tu ne m'aies choisie que pour être la gardienne du repos bien mérité de tes rêves, ta cuisse et ta jambe de gauche, ô mon roi, recouvrent en travers de mon ventre, le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Sans voir que les étoiles, dans la pureté des
cieux, se sont rapprochées de tes yeux, tu
t'éveilles, ô mon amour, et rapidement ta bouche,
en s'ébrouant contre leur joliesse, redresse la
pointe de mes seins pour leur confier que le
serpent s'est, dans un rêve luxuriant, gorgé de feu
plus encore que de sang.

Viens plus près de mon cœur, mon ami, car loin des privautés qui, si elles n'étaient crues, seraient déroutantes, prises par un serpent de plus en plus audacieux, je ne sais plus qui je suis.

Que tu es courageux, ô mon roi, pour fourrer ta langue entre mes dents au moment même où le serpent, raide sur toute sa longueur, pénètre plus avant ma chair entrouverte.

Dès l'instant où le serpent, ressuscité de sa petite mort, s'introduit dans l'ancre voluptueux de mon ventre, toi et moi, ô mon roi, dans une animalité lointaine nous revenons comme, libérés de leur cage, les lions.

Avant que le galop du plaisir ne te transporte
au fin fond de la nuit de derrière tes paupières,
tes yeux me disent dans un éclair, mon amour,
que tu m'aimes.

Ô mon roi, plus je m'agrippe à ta crinière et plus tes reins se fient à leur élan ; attendu que ton serpent, gorgé de feu plus encore que de sang, nous culbute de ciel en ciel avant de défaillir aux portes du huitième.

Contrits d'être tombés, désunis, du plus haut du ciel dans un lit défleuri, nous nous retrouvons, mon ami, avec le serpent débandant, maculés d'écume et, attestant notre soif de caresses et nos fringales de baisers, de rouges morsures à moitié pardonnées.

Le ciel est rempli de gros mots et de maints gestes indécents commis par nous deux, mon ami, puisqu'aussi brèves soient nos confessions de la liste jamais close de nos péchés, de nous aimer déjà se fait.

J'aime quand ta langue cherche ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ; un peu lorsqu'un, puis deux de tes doigts se faufilent dans la faille de mon ventre ; beaucoup quand ton serpent s'y glisse de tout son long ; pas du tout, mon ami, la folie de ne point nous aimer.

Mais dis-moi, mon ami, toutes ces étoiles au ciel brilleraient-elles sans nos yeux et si « oui », pourquoi toujours tournent-elles autour de nos « je t'aime » ?

Ne sachant plus avec des mots me répondre,
tu fourres ta face altière entre mes cuisses où là
tu me jures, mon ami, vite enivré par le goût de
mon ombre, de renoncer à l'eau claire de la
source où le même, sans l'ombre d'un mystère, se
dédouble à l'envers.

Tête-bêche à califourchon sur toi, ô mon roi, je ne puis empêcher la pointe moqueuse de ma langue de jouer avec la douce mollesse de ton serpent ballant et, encore moins, de le sucer avec gourmandise, vu qu'au jouir sans agir tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller le serpent de ton ventre, mon ami, car avec lui chacun perçoit, en son sein inversé, la félicité vécue par l'autre à aviver l'ivresse où l'un se retrouve pris.

Je devance nos ombres en quête de l'excavation moussue où ton serpent retrouve, dans ma bouche qui le branle, toute la raideur qui le fait long tant et plus que j'aspire la jouissance m'envahissant à partir de mon clitoris que ta langue, ô mon ami attentif à mes cris, certaine de l'avoir trouvé, s'emploie à bien titiller.

Profitant des aises que je prends pour avaler goulûment le serpent de ton ventre, ta langue, mon ami, en bavant comme un gros escargot, s'attarde maintenant dans le trou de mes fesses.

Même en mordant le galbe encore sans cri de mon autre fesse, tu ne peux empêcher qu'en abondance ton serpent, ô mon roi, me crache dans la gorge et partout le corps, plusieurs fois encore.

Cette sève épaisse, ô mon roi devenu mon
amant, viens la savourer dans mes baisers
comme je veux que de nouveau mon ventre
s'ouvre et que mes fesses se resserrent, autant
qu'elles puissent le faire, sur tes dix doigts.

Mes seins, mes amours, ouvertement je les caresse en accord avec tes doigts qui, dans la fente de mon ventre et le trou de mes fesses, vont et viennent certains que toute l'eau de mon corps va, dans l'instant même, nous inonder.

En nos mains, le don des caresses advint, mon ami, dès l'instant où nous sûmes, l'un contre l'autre frémissant, être redevables à l'amour de mourir un jour.

Mon ami, pour toujours nous aimer nous faut-il, la nature nous ayant créé à l'image de nos mutuels désirs, ne jamais en changer ?

Bien que dans la conquête de mon corps, tu te sois noblement affermi je pressens que tes reins vont, mon ami, pour peu que ta croupe s'arrondisse pour que j'y enfouisse de plus grands outrages, dans le lit secret de nos caresses, s'en retrouver plus hardis.

Pour épancher ma soif de baisers je pose mes lèvres sur ton sourire en sachant que nos langues vont parier, mon ami, au jeu de qui perd gagne, sur la façon dont le serpent échouera à me faire distinguer la douleur du plaisir.

Si tout le feu de ma passion ne réussit à tarir la source permissive de tes baisers c'est que celle-ci sourd, mon bel et tendre ami, du désir lancinant qui s'amplifie en te traversant, qu'en moi le serpent s'introduise comme en toi si j'étais le garçon.

Olé olé mes deux gazelles, pour qui de jouer à courir nues dans la forêt ne suffit plus, déhanchées, attendez-vous à être croquées par les mâchoires d'un lion.

Mes deux gazelles s'étant laissées facilement empoigner, de nouveau tu m'embrasses, mon amour, et mes mains, pour cela, enchâssent ton visage aussi naturellement que le plus long de tes doigts me crochète le trou de mes fesses.

Cette brûlure dans mes fesses qui d'autre que le serpent, la tête décalottée pareillement au bâton que tu as, ô mon roi, envoûté par la lune, taillé à ta façon, dans la chair stérile de mon corps, l'enfoncerai plus profond.

Le serpent malin ne cessant, pour ne pas faiblir, de pervertir nos désirs, je m'apprête, ô mon roi, mon front contre la pierre et mes seins pétris sans bonté par tes mains, à sacrifier au dessin de tes reins de s'enferrer dans l'ici-bas d'un enfer, le ciel où nos âmes ne voleront plus compter, avec la lune cachotière, les étoiles routinières.

L'heure étant venue pour moi de connaître ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit, bondé de ton sang, le serpent s'introduit dans mon anus dans un emportement semblable à celui qui ravit ta psyché qui se conjugue au féminin sous l'armure virile de ton sein, ô mon roi dont le songe fréquentait la forêt avant que tu ne m'y aies rejointe.

En accomplissant ce geste qui m'assoit sur ton ventre tu n'es pas sans savoir, mon ami, qu'ainsi le serpent va, comme dans les plus sombres craintes de ton âme pour elle-même, mieux m'enculer.

Maintenant que ton pal éloigne ma peur d'être délaissée en cognant sur la douleur qui ne me quitte plus, dans la chair et les os de mon ombre, ô mon roi, s'abîme une petite fille, n'ayant pas de seins encore, dont je bois les pleurs.

De la salive qui perle nos baisers et la raie de mes fesses pour que le serpent qui se redresse s'y glisse sans détour, à la glaire de mon ventre qui savonne les allées et venues de plus en plus pressantes de tes doigts, je jouis des seuls plaisirs de la femme que tu discernes en toi, ô mon roi.

Le déhanché de gazelle de mes fesses jumelles anime le dédoublement féminin de ton manque, mon ami, étant donné que je ne suis, depuis notre premier baiser bu près de la source réfléchissant le même à l'envers, que l'ombre de la femme aux longs cheveux reflétant le visage caché de ta psyché clivée.

J'ai suivi, en glissant mes pieds nus dans les pas de mon ombre, un long chemin de mots menant au cœur d'une forêt pour tu te reconnais en moi, ô mon roi, lorsque tu m'empales.

Sache, ô mon ami, avant de retirer ta verge salie de mon corps tremblant, que si tu me possèdes de toutes les manières, c'est parce que nos ombres se sont détachées de nos corps pour mieux se confondre dans la forêt noire des mots, puisque reste privé des audaces du serpent dans les profondeurs de sa chair, celui à qui il a été attribué.

Ô mon ami, ô mon roi, tout au long de cette fable tu as été et tu resteras mon amant, la noirceur de la poésie avortée de mes mots ayant, avec ton consentement, circulé dans ton sang.

*poème relu et modifié
le dimanche 27 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

Cascade

*Une folle histoire du vide créateur
troisièmement,
la différenciation.*

En souvenir de ta cascade et de mon labyrinthe.

Écrire...

Si mes élans d'amour finissent dans cette impasse c'est parce que ma plume s'empresse, une fois le recueil d'initiation à la vie commune refermé, de quérir en mon souvenir les rimes enchanteresses dont la justesse acte la vérité des amants qui s'aiment, et qui sauront de nouveau me faire jouir dans l'enfer clos d'un poème.

Bien aborder la phrase racoleuse en manque de chair qui me propose, après m'avoir pris la main, une ligne de fuite à mon impossibilité d'aimer sans passer par les strophes à venir du poème, puisque mon désir suprême forgé par la rime rebelle embrassera l'audace des plus belles.

À cet amour qui, faute d'être vécu, ne sera que conçu, vers lequel m'attire le déhanchement fessu de cette autre phrase indécente sortie de l'ombre dès ma venue, pourquoi m'y déroberais-je ?

Dès lors que la phrase un tant soit peu excitante se rajuste différemment chaque fois que la rime d'antan vient à manquer à la fluidité de son allant, dans ce passage à l'acte contre nature de l'écriture où la strophe effrontée couchée sans fard est un cauchemar, la fréquentation de l'ébauchée qui répond à l'exigence de votre regard se fait maladroitement à l'écart.

Sirène ondulant en musiquant les mots,
chaque phrase compte sur sa tournure
fébrilement esquissée pour, aventurière à demi-
nue, charmer la pensée ténue qui vous reste
inconnue tant que, dans une strophe à la
tournure résolue, vous ne l'ayez toute lue.

Mais il arrive aussi qu'une phrase boiteuse, croisée bien des fois sur le chemin de la page, un beau jour, le mot lui manquant rajouté pour deux supprimés, se dévoile dans une envolée ravissant votre esprit.

De même pour la phrase qui, faute de s'appuyer sur un amour pérenne, alourdit de son pas malaisé votre âme en peine et qui, délestée de l'ajout subjectif du poète idiot de penser avant d'écrire les mots, recouvre la simplicité d'aller au bonheur des rimes dondaines qui lui conviennent, et c'est alors que sous vos yeux surpris, jeune et jolie, elle vous sourit.

Plumitif soumis au désir immodéré des phrases de n'être comprises qu'une fois in extenso conquises, comme les cariatides s'offrent aux mains du sculpteur sous les plis suggestifs d'un drapé, reste cachée sous l'encre séchée des mots triviaux à travers lesquels je connais l'amour tramé sans défaut, la femme à la fente saignante qui me tourmente.

Du haut de ma page, les cascades de rimes qui murmurent les phrases inconvenantes dont s'éprend mon âme désirante et qui vicie dans leur chute, pour que le désir ne s'étiolle, la naïveté frivole de leurs fariboles, accentuent mon hantise de quitter ce monde sans avoir trouvé le courage, ne serait-ce une seconde, de limiter l'horizon de notre voyage à sa ronde.

Anodine au premier abord, cette phrase grossièrement griffonnée me demande si je puis, poète, écrire et aimer ? passer de me conjuguer au féminin de mon âme, dès lors que les règles de la grammaire s'imposent aux liaisons qui se trament, à la parole donnée par l'homme épris dont ne varie la flamme ?

En la couchant sur le papier cette autre phrase ouvertement me dit : « Les arrondis des seins et les courbes des hanches nous les adorons d'autant que nous t'en privons pour le plaisir d'être lues, parées de tous les péchés de la chair, au détour d'une page ».

Cette ambivalence éhontée qui m'interpelle tournerait-elle autour du corps absent de la muse vers lequel s'élèvent mes pulsions recluses, si les tournures suggestives des strophes subversives ne jalouaient les courbes de la femme lascive ? Mon corps ne franchissant jamais, la gravelure anoblissant la luxure étant venue trop tard pour moi-même dans un dernier poème, la fêlure où mon âme se réfugie.

Ces billevesées cueillies pour avoir dansé en ma pensée juste après le passage d'une ondine devant mon désir, pourquoi ne saturent-elles pas, comme les gaudrioles, le brouhaha de la vie, plutôt que de poétiser le dépit d'un amoureux transi ?

Ce charme que se volent les passantes échevelées par le vent de Nantes qui ensauvage le visage des plus sages, se fondrait dans le charivari de la vie que n'écrit dans un geste de repli, l'oublieux de sa mélancolie, si de longs poèmes sans prénom ni adresse ne relayaient, de l'amour ne se fanant jamais, la promesse.

Venue sur le rivage de ma page, de plus loin que la larme de l'amour malheureux dans les yeux du marin miséreux, cette complainte refluee dans les profondeurs de mon sein par la chastete rache de mes levres seches, deverse le chagrin d'une ame troublee par la beaute des traits feminins croises sans qu'aucune rencontre ne se soit jamais nouee.

La méésentente qui, dans ma prime jeunesse, me détourna du langage des corps où les caresses conduisent à l'ivresse fait qu'aujourd'hui encore, je renverse les faiblesses de mon être dans une noblesse de la lettre, pour y retrouver une âme qui ne possède comme seul bagage depuis le début de son voyage, que l'amour illimité pour la reine des contes de fées du poète qui, depuis son enfance, est resté fidèle à l'imaginaire des mots qui le devancent.

Si je savais me coucher sur les lèvres muettes d'un sexe, me glisser dans le silence anonyme d'une caresse, aurais-je pris langue avec ce nouveau poème qui, sous couvert de me rapprocher de la femme de mes rêves, me dénude ?

Poète restituant l'inaccompli à celles et ceux qui m'accordent ce crédit, de page en page, j'avance en âge sans que mon âme timorée n'ose clamer, hormis dans le retour de la strophe qui reconduit l'amour infini poursuivi, son «je t'aime» dans la désunion des corps qui se cherchent dans la forêt où, abandonné de Dieu, immolé, meurt le Cerf.

Les mots d'amour que dans la vie je ne dis,
seule mon ombre dépouillée ose les clamer en
allant, de mains en mains, jouir de son genre
féminin dans la forêt de mes regrets, pour autant
que ne soit sacrifiée, dans l'intensité grandissante
des orgies, la poésie.

Ce tête-à-tête enjôleur avec une poésie qui, pour tisser des amours de loin, remue l'humeur des sens dans l'abstinence, j'attends, avant que le vertige spiralé d'un long baiser ne me plonge dans l'oubli des mots qui reviennent conter un plaisir nouveau, qu'une âme sœur m'en libère, à moins que ce ne soit la mort.

Le jour où les phrases sangsues cesseront de
soutirer de mon sang l'encre noire du songe où,
bandant, je m'allonge sur la femme nue
débauchée par la strophe survenue et que, pour
fuir la déconvenue, ne s'accouplent plus les rimes
crues qui amplifient le malentendu, le théâtre de
la chair amoureuse s'étant effondré
prématurément sous mes pieds, quel âge aurai-
je ?

Maintes silhouettes féminines que le regard de l'intéressé poursuit jusqu'à l'angle des rues soulignent, en s'éloignant, le pas en arrière du poète retenu par de vieilles phrases décousues qui lui reprochent, envieuses du charme fugitif qui stimule l'amoureux passif, d'être négligeant et maladroit avec elles.

Ces phrases mal fagotées qui sollicitent l'insatisfaction de mon esprit limité par une rimerie d'écolier, pour tisser l'atour joli qui pare la minceur de leur sens d'une trompeuse attirance, seront-elles remisées, avec le rêve d'embrasser Ève dans un poème inachevé, dans un passé vite oublié, par les sourires d'un visage aimé ?

Pourquoi acceptes-tu de polir, dans un dénuement grandissant, les phrases jamais trop belles de tes poèmes si tu n'as de cesse, mon cœur esseulé, d'aimer ?

Resterais-je fidèle à toutes ces bluettes qui, sur la page, se corsètent afin d'entretenir l'intérêt de connaître la finalité de son désir dans les agencements de la lettre, si mon âme, pour ne pas chuter de la pureté de l'éther dans les fanges de l'enfer comme l'ange Lucifer, cessait de s'adonner à des postures extrêmes dans le ciel de lit brodé de mes poèmes.

Jusqu'où la poésie tissée ligne après ligne, rapproche-t-elle de la femme vénérée pour son écoute bienveillante des attentes du poète parti, depuis la première audace salace d'une strophe perspicace, à la rencontre du sexe invaginé qui, dans l'acte d'aimer, lui deviendra familier ?

Si la distance brisée, entre deux êtres désarmés, par l'appétence de la chair ramène, aussi loin que tu fuis, à un serment scellé sur des lèvres ensanglantées sans avoir songé, avant que la chair ne s'embrase, au poids des ciels assombris par un amour refroidi, ne hantait mon âme, toutes ces phrases impudiques frayeraient-elles dans mes poèmes ?

Depuis que ma plume s'est octroyée le talent de me scinder pour que je puisse, dédoublé, déployer mon désir d'aimer, sans que rien ne se passe, les ans courbent mon corps qui s'efface derrière une poésie crue suscitant des malentendus.

Phrase après phrase, je suture toute la jouissance d'une poésie mienne, dans la hâte de partager cette intimité dévorante avec la femme aimée dont les envoûtantes caresses circonscriront mon histoire à son giron, dès que ma plume en aura fini d'en forger le désir.

Vais-je être veuf de poésie si je trahis, en devenant un amant, l'aspiration de mes phrases à formuler ce vœu ?

Entre les songes où me plonge mon attente
d'aimer qui se prolonge, pourquoi persister à
tresser une strophe rimée halant mon cœur lourd
de présages le long de poèmes indécents, puisque
d'autres ont déjà rapporté sans finir leur geste,
l'histoire de la vulve qui engloutit pour le restant
de leur vie, la déférence ciselée avec constance
par le poète fantoche qui s'en approche.

S'il advient que du plus profond de mon être, mes phobies de poète s'en sont allées, alors les phrases qui enfièvrent mon songe, tel l'alphabet du serpent inscrivant la trace qui module le désir qui le brûle à mesure qu'il ondule, au lieu de les écrire à l'intention de chacun, je ne les confierai qu'à une seule.

Ô femme enchanteresse, promets-le moi que tes caresses sauront sculpter les arabesques de ma pensée, si plus aucune poésie ne s'approprie mon désir de t'aimer que relance, sans attendre, cette dernière phrase emberlificotée.

Ô femme prêtresse des amours terrestres qui ne se confessent, à ma prétention d'atteindre, en décochant des phrases torses, le cœur abscons de nos pulsions, tu opposes la connaissance de tes cycles qui font que n'ayant pas encore joui dans ton ventre, mon humeur s'épanche dans une forme choisie de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,
interdisez-moi de vous écrire, au verso de ce
poème bridant les emportements de mon cœur,
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots qui
ne cesse de repousser le moment, tant que se
forge sur sa page le désir qui reste brûlant, d'être
votre amant.

Cette perpétuelle invitation de nos corps à échanger des caresses, si j'avais appris, non pas à l'écrire, mais à la lire dans les traits d'un visage, mes mains seraient-elles restées autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se
conquièrent dans les plaisirs de la chair je te fais
le serment, mon désir désorienté de ne plus être
aiguilé par les inconvenances que ma plume
avance pour boucler une strophe avec élégance,
de dépasser l'appréhension de ma psyché de
s'abîmer dans une forme non écrite de ta beauté.

Ô reine de la nuit couchée sur l'horizon de mes jours, ce n'est pas de dessous ma plume que surgit ce moment où, après avoir pris chair couleur d'ébène dans une lignée souveraine, tu transmues l'encre séchée des boucles lettrées de ma pensée en un flux vivant de ton sang qui rythme, dans le présent du temps, nos deux cœurs battants.

Avec ta seule chevelure pour parure,
maintenant que la double courbure de ta
cambrure aguiche l'assujetti au cycle du temps
qui repasse par la fente de ton devant, ce n'est
plus un flot de mots finassants qui me presse de
t'aimer, ô ma bien-aimée, mais celui de mon sang
me bandant.

Pour être, à tes instants le voulant, ton amant,
je renonce, ô femme enchanteresse, à l'ambiguïté
du désir que je dois polir pour mieux le saisir et à
ces heures où, pour fondre son ardeur dans la
suavité d'une strophe parachevée, la rime
recherchée ne cesse de différer les inévitables
propositions de nos corps s'enlaçant.

Après m'être dépris, en dénouant tes longs cheveux, du désir d'amour qui obsède d'être inachevé toujours dans les boucles de mots qui s'enchaînent dans mes poèmes, c'est le souris lumineux de tes yeux qui revigore l'aspiration de mon esprit ébranlé par la défaillance de la rime à franchir ce moment ultime où, fort de ma verge raidie, à la renverse nous basculons, ô femme que j'aime avec ma langue qui, dans ta bouche, apprend le geste de te le dire dans un baiser.

Maintenant que les lignes sensibles de ton corps ont effacé les phrases serpentes qui différaient le moment de te cueillir, le temps que ma psyché qui s'introvertie en se ramifiant dans l'écrit, privée du miroir d'encre noire de l'écritoire, se départ de son attente d'être aimée pour s'oublier pour t'aimer, je suis, avec la poésie dès lors ne te trompant, pleinement ton amant, ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,
sans qu'aucun mot fuyant le moment présent ne
soit dit, tes cuisses s'ouvrent comme un livre sur
la fente de ton sexe, signe ultime m'exhortant à te
rejoindre, corps et âme, sur l'autre rive.

Mon corps s'éveille au langage de tes caresses,
mon amour, puisque les arcanes nous poussant à
nous aimer en jouissant des humeurs des sens,
me ramènent, en mettant fin à ce poème, à la vie
d'avant la naissance des mots.

*poème relu et modifié
le mercredi 30 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*Le temps, en dernier lieu,
je l'ai perdu.*

*Une folle histoire du vide créateur
quatrièmement,
le renoncement au temps.*

*à la mémoire de Jacques-Norbert Caillault
né à Paris le 28 septembre 1945
décédé à Nantes le 11 février 2007*

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Arqué contre la force du vent dont le souffle rabat sur l'océan les nuages menaçants qui, après avoir dépassé les vagues qui s'effondrent sur la ligne écumeuse des brisants, poursuivent les plus hautes qui viennent se fracasser sur la côte découpée, je pense à la fragilité de ma présence dans l'écoulement du temps.

Rudoyé par la puissance des éléments et que me saisit la crainte que m'emporte le ressac se glissant sous la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment, mon cœur précipite le battement du temps remontant par mes veines.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Alors que l'écume roulée par le vent s'évapore et se dissout rapidement, ce roc sur lequel ce soir je ne puis m'asseoir pour contempler un présent qui sans cesse n'est plus, lui, depuis les temps archéens, inerte, il dure !

La barrière de rochers ne résiste pas à la ravine du temps, mais à l'assaut des vagues parcourant l'onde d'une planète bleue qui gravite autour d'une étoile jaunie retenue par l'un des bras d'une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tournent en rond dans le vide.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Ce mouvement de la main démêlant une pensée décisive dans le sillage d'une écriture cursive, me rend solidaire d'un ciel où la vitesse des éléments, du déferlement des vagues aux battements d'ailes des oiseaux migrateurs qui s'éloignent au-delà des nuages dispersés par les vents, remplace le temps régisseur du ballet des étoiles dans les nuages de gaz et de poussière dans le vide de l'éther.

Tout corpuscule emporte l'ici et maintenant
du monde charrié par des astres en feu qui,
épuisant leur mystère, surgissent de la poussière
qui s'en suit.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

En consommant les amas de poussière d'une bulle noire d'univers piégeant en chacun de ses points le temps venu du plus lointain, chaque foyer de matière en combustion active, d'étoile à étoile, un prisme infini de lignes d'horizons diffractant les années-lumière dans toutes les directions.

Immobile en aucun point, dans un vide où se matérialise une énergie qui ne se fossilise, le monde visible ainsi créé trouve son salut en faisant corps avec sa chute si bien que, là où la poussière se déploie, s'offrent des présents !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

L'espace connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve ; ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

Comme après la formation dans l'éther du sombre nuage de grêle libérant l'énergie des éclairs, revient la pureté des ciels bleus d'été, dans le vide originel de mon invention, notre univers en expansion bornée par le contenu ses éléments changeants jusqu'à leur dernier instant, se fond.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Dès lors que rien ne se crée ni se perd, à la fin des fins le vide originel récupère dans son mystère, l'énergie des astres qui se consomment dans l'éther à mesure que dans le froid absolu des confins, la dissolution de la matière de l'univers s'accélère.

La matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche du son ressac délimitant l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

Grossies par les brisées des hurlantes, les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète qui arraisonne le chaos de sa bêtise que lorsque sa main l'organise dans une formule concise, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Surtout ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où, le vent, les vagues, le sable chaud, ma pensée abrutie par la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de ma pensée échouant à inscrire dans les mouvements cycliques du monde ceux d'un homme écrivant droit, émerge le souvenir d'un enfant jouant à écrire dans le sable au plus près des vagues, rapidement son nom.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

C'est en étendant les bras comme un enfant pour accompagner la terre en mouvement que j'ai franchi le mur du temps qui, aux grains d'énergie des éléments agrégés gravitationnellement ou bien acquis par le vivant, n'en n'ajoute ni n'en soutire pour ralentir ou en hâter l'épuisement dans la bulle d'éther de l'univers.

Avant que je n'affute, pour lutter contre le cours du temps qui se réduit à mesure que je vieillis, des traits d'esprit visant le vide de la page blanche avec des strophes maladroitement qui, en élisant son absence d'objet comme sujet, s'en approchent, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver, à leur rotondité polie, ni commencement, ni fin.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

S'est-il écoulé sécable ou insécable ce laps de temps pendant lequel la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune de sable grossier crissant sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher, maintenant qu'à l'étable basse de la marée gouvernée par une lune voyageuse, des vagues joueuses effacent les pas biaisés d'un homme sachant lire et compter ?

Dans l'immensité noire de l'éther où depuis longtemps ne sont plus des étoiles qui y scintillent encore, la dissociation du temps de la durée d'épuisement des éléments de l'espace-temps se poursuit jusqu'au point final de la phrase habilement tournée qui projette, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, le décalage de la vision de ma pensée vers le vide blanc originel de la page.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Comme avec les mots qui éclairent, ordonnés dans une tournure sans rature, la trajectoire d'une pensée figée dans l'espace de la page, nous appréhendons les corps célestes, qu'ils soient obscurs ou lumineux, solides, liquides ou gazeux que lorsque dans la fixité trompeuse d'une image, s'entrevoit un instant instable de leur présence dans le vide dont ils sont les hôtes.

En se propageant dans le vide, l'univers chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de baratin s'élabore en recyclant des mots anciens sur la surface vierge des feuilles de papier de la rame située à la portée de ma main ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Depuis peu, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, tout un chacun est invité à assister, depuis la terre, à l'éruption de l'univers dans le froid absolu du vide originel qui l'enserme et, la matière se complexifiant en se refroidissant, à vivre le mouvement du cycle à l'envers.

C'est en cherchant dans le ciel constellé, le bras d'Orion qui relie notre planète bleue au trou noir massif d'une galaxie spiralée que j'ai, en me remémorant le savoir de ce que je voyais, remonté la nuit des temps, en un instant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

L'instant présent du temps traverse-t-il d'un coup, de la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, la totalité des corps répandus dans l'espace, ou bien progresse-t-il au gré des ajustements des particules élémentaires de la matière d'un univers dont l'expansion s'accélère ?

Si, dans l'espace observé, la durée de chaque élément est déterminée par les phases de migration de son énergie vers le froid absolu du vide, alors le ravinement du monde par l'écoulement du temps que Dieu créa en le faisant six jours durant est un leurre, comme il m'arrive de croire que les pensées qui me rattrapent cheminent entre les mots qui m'échappent.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Le verbe qui fit naître au sixième jour du Livre Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que, plutôt que le vieillissement naturel des corps, c'est un mouvement d'horlogerie qui anime la danse carillonnée de nos squelettes vers la commune destinée d'un retour à la terre, merveille de l'oubli des morts.

Sachant que le moindre grain de poussière participe à l'édification du tout, me faut-il choisir ou pas, avant que la mort n'interrompe le temps que prennent les mots pour tisser l'histoire d'une vie passée à combler le vide persistant de la page blanche, la glèbe ou la cendre ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Avant que d'une mélancolie noire ne se teinte la mémoire qui s'empile dans un tiroir, plutôt que d'habiter le monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, la solitude ses romans, nos amours leur poème, le judicieux ne serait-il pas de manier les calculs qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

Son mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil, la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer et le feu des hommes habiles et curieux, envieux et furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

La volte des planètes s'effectue en vingt-quatre heures, quinze degrés s'égrenant dans une heure quelle que soit la vitesse de rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les années réclamées par une écriture tâtonnante pour boucler un poème alors que, quotidiennement, les mêmes tâches ménagères reviennent !

Comme notre corps d'os et de chair n'est viable que prolongé par des organes techniques amovibles, l'Homo Sapiens est inventé par les outils qu'il bricole ; ceci admis, que grâce à ceux-ci, l'accumulation des gains soit due au temps usurier pour les uns, à la répétition des gestes laborieux pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Seule une araignée suspend à cette heure tardive, le fil du temps à mon ancienne pendule, vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, la mesure du jour déclinant retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

Comment se fier à une horloge dont les aiguilles, pour aller de midi à midi en passant par minuit, parcourent le cadran dans le mouvement inverse à la rotation de la terre dont le sens va, pour aller au-devant du jour qui vient dans sa révolution autour du soleil, de la nuit tombée vers le matin révolu ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Combien d'onces de poussière chuteront dans l'un des vases jumeaux d'un sablier de pacotille que n'avait retourné, depuis bien des années, aucune perte de temps, avant que ne décroisse le sourire lumineux de mon amie la lune qui accélère sa course dans la traversée des nuages pour jouir de l'instant d'être ronde ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Puisque l'histoire nous apprend que Chronos s'est rapidement retiré dans l'Olympe avec le premier marathonien qui s'écroula avant d'enjamber la ligne d'arrivée, et plus lentement avec le dernier qui est parvenu à la franchir en économisant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui privilégiera le loisir des longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

En partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si ma plume cafouilleuse ne devait repasser, pour contenir dans la brièveté d'une formule la persistance de l'hébetude qui entrave ses départs, par toutes les pages où se démêle un charabia ridicule ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Que ma main faiblisse au point que le geste d'écrire n'entraîne plus mon esprit à suivre, sur la surface inexplorée d'une page, les détours de la phrase grossière qui charrie l'effort d'entendre avec le yeux le vide attracteur inspirant son développement, alors s'évanouie dans la nasse de l'oubli, la trace absente d'un renoncement.

Les heures où les mots de ma folie n'extraient mon esprit de son idiotie, absorbent le point aveugle de ma pensée emportée par l'incessant tourbillonnement de la phrase désordonnée qui, dans le vide inépuisable de la page, échoue à appréhender l'espace infini dans une formule stable.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Ne filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et de buter là où mon idiotie pointe encore, pendant des jours, des saisons, des années.

L'activité de la pensée étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme, une réponse à son souci, je redistribue les mots de la phrase confuse jusqu'à ce que s'unifie dans la strophe réussie le double écoulement du temps, un sens qui, réfréné par les ratures, se débande en laissant sur la page des fragments d'idioties, et son opposé qui, patiemment, escorte l'agrégation des bribes dispersées vers une pensée convaincante.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

Puisque poète démuné il ne me reste que le vide de la page blanche pour mettre en mouvement mon esprit, jamais ne s'arrête le tourbillonnement des fragments confus qui enferme mon esprit dans une folie m'excluant de la vie, jusqu'à ce que devienne évident, indépendamment de la véracité du contenu de la strophe obtenue, le sens du temps qui traverse celle-ci, de gauche à droite en partant de la majuscule.

La traîne de nuages cotonneux empourprée par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel, je ne puis l'accompagner des yeux sans que ne m'en détache la voix de la solitude et que ne ricochent dans ma caboche, le pleur de mon cœur ne sourdant de l'instant figé d'une image qu'au terme d'un bricolage du langage, des rimes bancales sur l'orbe avalant le jour finissant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

La terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de cette illusion que le cours du temps anime le monde quand se sont les forces d'attractions qui déterminent les vitesses variables des rondes, que la durée étirée de l'embrasement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du temps.

Après que les couleurs fanées du couchant se soient teintées de nostalgie dans la strophe du poème où la beauté du moment présent, au verso de la page, déjà, n'est plus la même, ma plume revient vers la silhouette de la femme entr'aperçue qui s'éloigne, pour que la trajectoire de la pensée souffrante de mon attente ne soit brisée par sa rencontre, sur le chemin des mots lointains de mon appel qu'une éternelle tache d'encre engloutira bientôt.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

De même que refléurie pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, la première femme nue qui, sans se cacher à la curiosité d'un enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, à la lumière de la lune s'est étirée brune, de même les fleurs des champs refaçonnent au printemps, le regret du temps.

« *Comme un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette complainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, dans l'espérance de la vie qui me reste, les chemins fleuris ne ramenaient mes souvenirs aux années d'une jeunesse où la poésie, pour préserver le moment de s'abandonner dans un baiser, forgeait le désir infini d'aimer.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu.

*Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

Rattrapant mes pas de mendiant-poète
poursuivant les mots de sa pensée, une chanson
de nos pères m'invite à reprendre son refrain
pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien
que ce soit nous, avec la terre tournant comme
une toupie autour du soleil qui allons,
rapidement passent.

*poème relu et modifié,
le mercredi 23 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

Le chemin de la page

*Une folle histoire du vide créateur
cinquièmement,
l'effacement dans l'espace.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille
clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est
évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée :
je la regarde, je l'écoute ...*

Arthur Rimbaud.

Rien, cette écume, vierge vers
Stéphane Mallarmé.

“Rien”, depuis cette réminiscence par laquelle le hasard de ce qui suit commence ne serait sans la page blanche qui assigne cet “Autre” de mon “Je”, marionnette d'un langage dont la justesse des rouages articule la pensée de passage, à répondre à l'attraction créatrice du vide afin que, dans la marge, ne demeure immobile la part de mon esprit imbécile.

Assis au bord de moi-même, mon regard vague sur l'aire vierge de la page dont la ligne d'horizon, la blancheur parcourue en tous ses points étant la même, se dérobe à l'acuité de la raison, le temps que les mots de mon quotidien qui tournent autour du rien prennent la mesure du vide que leur absence prolongée déverse en mon sein.

Quitte à plagier le premier mot de l'œuvre complète du poète, le premier jet délivre bien souvent un sésame à la strophe qui reconstitue, la rime badine des vieilles comptines rythmant la cadence de l'ineptie que j'avance, le rien me traversant la tête quand le vide de la page blanche que je fixe en un point, de s'agrandir, ne s'arrête.

Comme l'écoute attentive du silence posé au début de la partition se prolonge dans la basse continue du bourdon, je déclame sans retard le vide de ma page blanche qui, mélangée à la grisaille des lettres, réapparaît dans un poème barbare, sinon l'image perçue de la vacuité de mon être, s'éterniserait dans mon esprit.

Après avoir tressé, pour mon âme timorée, le fil d'un désir infini où l'amour jamais ne périt, puis inversé la flèche du temps qui meut les éléments, par celle de leur irréversible épuisement tourbillonnant, face à la page blanche, ma plume n'ayant désormais rien de plus à dire, ne peut-être dissociée du vide qui l'attend.

Comme le vide de l'éther recueille l'épuisement de la matière, ma page blanche s'ouvre aux apparitions des images changeantes du vide distillé en mon esprit chaque fois que ma plume en manque de sujet, s'empare de la nécessité de l'espace vierge de la page permettant le défrichage des traces qui s'y déploient.

Pour que l'esprit ne flanche dans la nuit blanche, la muse s'amuse à ce que l'être désespéré qui plonge sa plume manquant d'usage dans le vide de la page qui engloutit les autres vies que jamais il ne saisit, trouve une réponse élégante à la nécessité de son geste.

Nos pensées nous apparaissent-elles à mesure que prend forme l'objet qui nous y amène ? comme la présente advient à partir de la page blanche sur laquelle ma main se ressouvient des devoirs et des examens qui, pour répondre faussement en quelques lignes, plongeaient mon esprit dans le vide oppressant d'une absence de signe.

Pour rattraper l'oubli du temps passé derrière l'écritoire où ma lubie ne se dissocie de la blancheur de la page vierge offerte jusqu'au soir, de l'image immobile du vide soliloqué dans l'insistance questionnante de mon regard, reflétant le fond d'inconsistance sur lequel s'appuie mon histoire, ma plume pressée par la nuit noire ne s'en sépare.

Je remanie une énième fois la mouture décevante de la phrase discordante qui atteste, dans l'obstination d'un dernier geste, sa tournure délestée des invraisemblances accumulées, l'effort de ma pensée à retrouver dans une formule épurée, la transparence du vide trituré.

Soit ma pensée se perd dans le blanc de la page où constamment se diffracte dans l'opaque la survenance éphémère d'un point de repère, soit elle s'enferme dans une boucle de mots qui sonne faux aussi longtemps que la musique syllabique d'une strophe logique ne prenne la mesure du vide métaphorique qui échappe à ma vue en-dehors d'une page nue.

Si ce poème s'impose sur le papier, c'est moins pour détacher mon hébétude de la blancheur indifférenciée de la page que pour pointer la véritable nature de ce vide intérieur que ma plume déplace en permutant des mots.

Les pleins et déliés d'encre noire des strates d'une mémoire empilées dans un tiroir qui permettent à des yeux curieux de voir l'hébétude perdurante de mon esprit à la recherche d'un point d'ancrage dans le vide blanc d'une page, rapportent sous la forme plaisante d'une strophe convaincante, la teneur des faits sous un aspect trompeur.

Si l'image de ma page blanche, désencombrée des scories d'un langage imprécis, ne devenait pour mon esprit un point d'appui pour se projeter dans le vide infini qui englobe les corps en mouvement jusqu'à leur dernier moment, m'entêterais-je à déceler dans une prose indigente, pour embrasser un futur qui de mon présent me ravit, des rimes suffisantes.

Pour satisfaire l'attente de mon esprit d'être surpris par la capture, dans un retour de la trace déployée dans l'espace, de la pensée fugace, ma plume de gribouilleur s'en va quérir, en haut à gauche de la page blanche suivante, le vide créateur qui devient, dans un renversement opportun, pour la strophe dérivant dans un savoir incertain, le motif d'un contenu qui n'en est pas un.

Comme l'aire vierge de ma page, martelée par l'obstination d'une plume comme du fer sur une enclume, déplie l'histoire d'une vie passée derrière l'écrivoire, entre les pensées lucides tourbillonnant autour du vide épuisant mon esprit, s'élancent vers l'amour infini, dans des strophes insolentes, les échappées d'une âme désirante.

Si, face à la page blanche, je n'écoutais venir à moi la trace, qu'elle soit folle ou sage, du dernier de mes âges, les mots défaillants n'amèneraient mon esprit à trouver dans le vide créateur, la ressource d'un moteur et, dès que le courage manque à mon être de s'atteler à la lettre pour aller à la rencontre de cette folie, un verbe endiablé n'inciterait une âme tourmentée à sans cesse différer l'amour désiré.

Commissionnaire d'une âme qui enfourche les rimes se relayant sans fin dans des amours de loin de crainte de chuter, ne serait-ce une seconde, du ciel infini de la page dans une fatalité du monde, quand ce n'est pas mon esprit qui replonge, pour asseoir un savoir qui ne soit un mensonge, dans le vide de l'éther où l'énergie dissipée de la matière se perd, vouté par l'écriture, je poursuis l'aventure.

Pour relancer l'allant de ma plume suspendue au-dessus d'une pensée tordue je souligne, dans l'embrouillamini accumulé qui déraisonne, les rimes qui sonnent, et dès lors que la justesse du geste ne s'apprécie qu'une fois la strophe réussie, j'œuvre à dérouler à la bonne cadence la théorie d'un vide créateur de la page sur laquelle ma plume avance.

Si les mots remisés à mesure de mes échecs dans un tiroir ne restituait l'histoire du faux sage qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur de la blancheur immaculée de sa page, privé de la mémoire de ce grimoire, comme dans le miroir se réfléchit mon absence depuis l'angle mort de ma présence, le vide se perpétuerait sur la page blanche sans que l'entendement de mon esprit ne s'en sépare.

Si, en moulinant comme une crécelle le vide obsédant de ma ritournelle, je réussis à déposer sur la page blanche les litanies d'un rituel qui ramènent mon esprit à ses premiers oublis, c'est parce que l'enfant qui s'attardait dans le silence qui le rattrapait après chaque rime désuète qu'il alignait, déjà, oubliait d'être.

Je suis cet insensé qui, faute d'histoire à raconter autre que cette gageure de restituer, avec les mots usés d'une poésie ressassée, l'inanité de sa pensée, embrasse sur sa page vierge de trace l'envers effacé de sa face, après s'être approché du silence impénétrable que son miroir lui tend.

Bien qu'aucune certitude ne m'oblige à me séparer d'une phrase heureuse, le vide de la surface encore vierge de la page me rattrape si, en remplissant celui-ci de mots qui en appellent un autre, je m'écarte trop de moi-même.

La pensée indéterminée cheminant devant mon esprit pareillement aux ondes parcourant l'infini, sans attendre le geste studieux qui restitue dans une image le vide de la page qui s'impose à mes yeux, mon âme ailée se l'octroie comme le passage prolongeant son voyage, débarrassée d'un passé poussiéreux, dans l'immensité des cieux.

En m'attelant aux strophes d'un poème aiguillonnées par la rime qui enchante, insolante, une âme désirante ou renforce, ondulante, les hauts et les bas de l'intensité de mon esprit à saisir sa vacuité dans le vide blanc des pages qui, déjà, est l'éternel paysage de la poursuite du voyage pour l'une, ou bien la même image de la pensée absente perpétuellement poursuivie par l'autre.

Maintenant que le vide s'est installé autour de moi pour que l'ascèse du poème se déploie, privé de ma page blanche où, modulée par les allers-retours de mes doigts, la trajectoire singulière de ma voix conte l'absence d'histoire d'une vie passée derrière l'écritoire, je ne sais plus, ni quoi faire, ni surtout où aller.

En dehors de soutirer d'une page blanche le vide qu'en moi j'y vois, ma plume ne récolte rien qui puisse contrebalancer mon absence d'imagination lorsque celle-ci me devance de quelques mots sur des feuilles de papier promptement chiffonnées.

Les feuilles de papier surchargées des fragments sans relief de l'image de ma page blanche, raturées, déchirées, brûlées, n'épuisent l'effort de mon esprit qui dans le vide, où s'allongent les plages de silence de ses absences quand lui échappe la tournure rimée de la strophe bricolée d'ou jaillit sa pensée, échoue.

Du fait que manque à l'assise de la phrase imprécise, le savoir certifié que l'horizon illimité du ciel est providentiel pour la transformation de la matière apparue, dans le vide de la page blanche requise, à mesure de son étalage, la vacuité perdurante de mon être s'y dilue.

De nécessaire la page vierge étant devenue salubre à mon esprit qui se réjouit quand les méandres rimés de la prose déversée traversent la blancheur de la page qui accapare l'hébétude de mon regard jusqu'à très tard pour, dans un tour de main astucieux, musiquer une pensée du vide silencieux.

Ne doutant que le vide que j'affronte à mon réveil ne s'impose, aussi bien pour ajourer le corps des lettres que pour détacher les mots d'un délire que mon souffle ne serait tenir depuis que mes yeux ânonnent, les lèvres closes, les syllabes de l'alphabet déposées par un stylet sur une nouvelle page blanche où se prolonge, que le ciel soit à la pluie ou au soleil, l'impasse de la veille.

Comme je méconnaiss, avant de l'entreprendre, la phrase déroulée d'où ressortira une image étirée du vide de la page blanche sacrifiée, je rature l'idée reçue qui entache son début qu'une vision claire du vide absolue nous est déjà connue, car ce n'est que lorsque ma plume rebelle sculpte une forme nouvelle à une absence de contenu, qu'elle atteint son but.

Anticipant votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase encombrée des lieux communs qui parasitent ce que je découvre par moi-même dans le polissage d'un poème, jusqu'à ce que transparaisse, à travers les mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêtée.

Ne sachant quel vide de la page blanche ou de moi-même s'ajoutera à mon poème avant qu'une mouture remaniée ne capture la pensée disputée j'attends, dans l'embrouillamini de mon idiotie, que des rimes percutantes ordonnent la strophe indigente qui, tant que sur la page elle le reste, dans le même état me laisse.

Conscient que privé de l'aire lissée d'une rame de papier, ce grimoire qui fige le temps présent où ma vacuité s'écoule dans l'indéterminé, ne serait qu'un silence intérieur ignoré, je ponctue, la plume à la main, sur le chemin des mots conduisant au retour au rien, une entêtante prosodie qui me poursuit.

Entre deux plages de silence en quête de sens je me raccroche à la pensée loufoque qui se disloque avant que ne soit épuisée l'aire vierge de la page qui me provoque, et comme la strophe déroulée par mes doigts n'ait dicté par le souffle de ma voix, c'est la rime d'autrefois qui canalise sa chute limpide dans un vide qui, comme celui de l'éther recueille l'énergie de la matière, absorbe mon esprit.

Dès lors que le vide des pages blanches que ne changent les mots qui s'échangent reste insaisissable à la lubie de mon esprit tant que sa consistance insaisissable n'affleure dans la forme polie de la strophe réussie, j'en déduis, le travail d'écriture précisant le but de cette aventure, que l'étroit chemin d'encre noire balisé par la rime cueillie, trace un raccourci dans l'espace infini.

Absorbé par les méandres d'une écriture liquide qui charrie les mots dans le sens de la pente suivie par la monomanie de mon esprit, poète constamment mis en échec par la difficulté de la lettre, je me réjouis néanmoins d'affronter dans mon entreprise un vide qui, dans le passage de son absence de consistance à son essence, ne s'épuise.

L'ambiguïté de ma psyché démêlée sur le lit blanc des pages étant venue trop tard pour vivre un nouveau départ, délivré des désirs de la chair par la vieillesse de l'âge, mon esprit en bout de course s'appuie, pour aller plus avant dans le vide, sur la démarche désarticulée d'une poésie décharnée qui se rapproche de la mort attendue depuis son début.

Entre la mémoire effacée des années passées à attendre le ravissement des cœurs et le néant qui fait peur, trop vieux pour m'intéresser à la fuite en avant d'un monde de marchants, je prodigue, la page blanche renouvelant à vil prix l'espace infini, un vide créateur privant l'esprit vainqueur de la prétention d'être, de ce savoir novateur, le moteur.

Le jour où je ne m'attaquerai plus, pour un mot de travers, à la phrase tordue qui me cherche pour que triomphe dans une formule percutante, l'attraction du vide créateur dont l'horizon constamment repoussé recueille, au gré du rebond de la rime allante dans le flot d'une prose déprimante, les pensées qui répondent à l'attente de mon esprit d'être conforté par leur venue, la page blanche sera derrière moi.

Avant que la rime ne sonne dans un discours qui déraisonne, mon hébétude reste plantée des heures au-dessus de la page vierge nécessaire au rassemblement des mots de mille manières, si bien qu'aussi longtemps que le vide sondé n'acquière dans une strophe parachevée la consistance d'une pensée, ne s'en détache l'inclination de mon être à s'effacer afin qu'adviennent les traces des avancées de la lettre.

Comme la strophe qui se rapproche du vide créateur reste une idiotie aussi longtemps que son argutie varie à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux la modifie, dois-je en conclure, poétaillon s'inscrivant dans une culture où l'esprit chemine à travers l'écriture, que sur la page où se cisèle le langage, seul le beau dit le vrai comme le merveilleux, le mystère des cieux.

Ce poème qui ne réclame, ni la maîtrise de la rime qui réordonne la phrase brouillonne, ni celle des pauses, en belles pages, d'une longue prose, mais l'aune vierge de l'espace réclamé par la strophe contournée pour s'enrouler autour du vide fécond de la page qui a pris le pas sur ma pensée.

Après avoir traversé avec peu d'instruction d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace, le mouvement tourbillonnant de ma pensée se rapproche, sur le recto verso des pages, du vide qui l'anime.

Depuis que les cascades de rimes instruisent mon esprit sur le vide créateur dont je prise d'être fier comme le manant de sa misère, la pensée sombre qui courbe mon ombre sur les strophes quasi les mêmes de ce trop long poème, pareillement aux astres consumant la poussière dans l'immensité de l'univers, s'agrège autour d'une visée dernière.

J'ourdis ce stratagème d'intégrer l'aire vierge de la page dans le schème du poème car ainsi, le vide devenant le lieu de la strophe qui s'y meut tant que sa tournure ne décoche un trait d'esprit victorieux, se retrouve inversé le sens du flux de ma pensée, et dès lors que l'allégation obtenue n'est pas préconçue, ce n'est que lorsque les rimes s'agencent dans une belle cohérence que, différemment du connu, je pense.

Plutôt que de céder à l'esprit calculateur qui s'investit, pour le gain d'une seconde, dans la destruction créatrice du monde, je réduis mon ambition à surface vierge de la page où les allers retours de ma main proposent, en remaniant la fausseté des tournures des strophes obscures, une théorie féconde sur le vide attracteur générant les énoncés qui le fondent.

Retournerais-je, plumentif soutenant que plus la forme est concise plus grande est la surprise que nos yeux lisent, vers le vide de la page blanche requise pour que le contenu capturé de la phrase mal tournée, dans un tête à queue tiré par les cheveux, dépasse l'attente de mes vœux, si celui-ci n'était déjà l'attracteur de ma pensée ?

Toute nouvelle phrase reprenant, pour le développer, le contenu de la précédente, ce poème donne corps, comme l'argile s'évasant sous les doigts du potier, au vide qui l'a fait naître.

Si mon corps ne fuyait la vie en se désincarnant dans l'écrit, poursuivrais-je le chemin des pages blanches dont le vide se remplit des mots qui y conduisent.

Que le vide des pages blanches ne soit qu'un tunnel qui mène au néant et que, au-delà du creux terreux d'une tombe, le voyage de mon âme transcendé de page en page, dans l'infini ne se prolonge, si mon être trouvait le courage de se priver de l'au-delà de la lettre, cette hantise s'amplifierait-elle à mesure que ma plume œuvre à sa confirmation ?

En se pliant au rituel de cette hérésie de transmuier le vide chronophage de la page en un véhicule sans bagage ni boussole pour son voyage ma plume concilie, dans une poésie de troisième prix, les envolées d'une âme éprise d'infini, et le parti pris de mon esprit d'enluminer son idiotie, chacun tenant à ce que le vide blanc de la page se dissocie clairement et constamment du néant pour cheminer jusqu'au dernier moment.

Les mots crus fendus par une psyché ambiguë ou par une âme qui s'acoquine avec les phrases serpentine, ayant épuisé les pulsions de mon sang, aujourd'hui mon esprit, instruit par les méandres de l'écrit, soutire des pages blanches l'existence fragile du vide qui, en englobant les éléments jusqu'à l'épuisement du dernier, se distingue du néant qui engloutit l'espace temps.

Mon être n'étant plus traversée par le désir charnel des mots, je m'efforce, avant que les cascades de rimes complices ne se tarissent, d'arrimer sur la page le vide immobile à un récit qui défile, mon ambition étant de retrouver la mélancolie du temps passé à saisir la vanité de ma pensée, comme celle exhalée par la rose tardive sur une ramure rouillée.

La page blanche étant le lieu où se défriche sous mes yeux la voie étroite où mon esprit s'achemine, instruit de la mort thermique des cieux, vers le néant inaccessible à Dieu, poète grâce aux verres grossissants de mes lunettes, vais-je traverser sans dommage le dernier de mes âges si vers le vide dérive, le rien qui dans l'écriture m'arrive.

Pour dérouler une poésie qui décomptera après ma mort l'instant présent qui m'en sépare encore, ne vais-je connaître comme paysage dans le dernier de mes âges, que le désert blanc des pages, vu qu'aux abords du vide infiniment froid mon âme vole au-dessus des lois et que, de basculer du firmament dans le néant, le passage du temps ne me permette plus de formuler l'approche de sa venue, paralyse mon esprit d'effroi, rien de plus.

Si le vide originel de mes ritournelles ne répond plus à l'aspiration de mon esprit que les cendres redeviennent feu dans l'immensité des cieux et, pour une âme éprise d'infini, une nuit d'encre noire où surnage la mélancolie, les mots de notre monde ne cessant de courir sur une terre ronde, vers quel autre éternel formulerais-je l'appel ?

Privée de la rame de papier recyclé, le flux abstrait de la lettre n'entraînerait mon être à repousser le sommeil et l'oubli, pour affronter le vide de mes nuits, comme avant d'être sage, loin du lit blanc d'une page, mon âme désirante n'aurait ouvert ses ailes à l'amour infini en se vautrant dans les bas-fonds de la poésie.

Que des phrases licencieuses ne tapissent plus l'alcôve où mon âme se love et s'abandonne à des amours inversés pour être aimée, et que pour cet ouvrage, la rime d'un autre âge n'enlumine l'imbroglio des mots surgis de mon idiotie, alors jamais plus je ne pourrais, du vide blanc de la page d'où j'extrahis la vanité de mon personnage, en faire don.

Et si la singularité de ma pensée ne résultait plus de l'appel du vide que les pages blanches génèrent en moi ? le plus sage serait, en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli, de renoncer à cette soi-disant poésie qui accentue l'écart entre le corps et l'esprit.

Je ne cherche plus à être le poète pour qui, sa pensée ardue, sans le support d'une page blanche, resterait tue, puisque la trace d'aucun écart entre l'image que je vois et le vide en moi ne se déploie pour que dans la vie tu ne sois pas, bats mon cœur bats mon cœur bats ...

*poème relu et modifié
le lundi 21 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

Mon âme

*Une folle histoire du vide créateur.
sixièmement :
retour sur un franchissement,
toujours repoussé dans le temps,
de la barrière du langage.*

Je ne me souviens, ni du prénom, ni du nom du copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, avant que toi P. le plus vieux de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

Quand nous nous retrouvons le jeudi, mon ami, je te branle dès que tu me branles et vient, l'inclination de mon corps décidant de mon sort, que c'est toujours toi, debout, mon slip entravant l'écartement de mes cuisses, qui m'encule.

Enhardis par nos bites raidies avant que nous ne baissions nos pantalons, sans qu'un mot ne soit dit, mes doigts, en décalottant ton prépuce, frustrent ma bouche entrouverte, et mes lèvres mon anus quand, avalant ta virilité fermement épanouie, presque toute, la sucent.

Ta bite qui s'est arquée entre mes doigts sans être roide et froide comme la quille en bois que j'ai taillé en tapinois, à pleine bouche je la salive tant il ne me tarde, agenouillé comme un officiant, de me retourner ou mieux, de me renverser sur le dos, afin que mon âme épouse comme une femme l'entrain de tes reins.

Autant, mon ami, j'apprécie qu'en m'enculant, t'éjacules tout ton content, autant le baiser que noue nos langues, bien qu'il soit bon à manger, je l'écourte car je crains que le geste d'unir notre désir sans parler dans nos bouches ne dérive vers des mots tendres auxquels mon âme d'enfant abandonné ne veut se laisser prendre.

De loger toute la longueur de ta bite dans mes fesses, depuis qu'à l'écart nous fuguons, je ne dis pas non, mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon, après avoir retiré mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon que, nu devant toi, ami dont le pénis s'est agrandi à ne plus voir que lui, que mon jeune corps tremble d'être, sans tricher, au cœur de sa condition.

La première fois où l'obscurité du square abrita nos caresses, je ne vis pas que des hommes plus vieux que nous s'y cachaient. Ce n'est que lorsque nous sommes revenus dans ce même recoin que je les entrevis et que je me suis abandonné sans délai, tant mon âme le voulait, à tes mains m'asseyant sur ta bite, rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiait, mes futurs amants étaient là m'attendant.

Être l'un de ces inconnus, les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé, dont je m'approche jusqu'à voir, dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur, entrer et sortir les bites les enculant, sans jamais entretenir les mots d'une histoire d'amour.

Enculé rudement par l'inconnu sorti le premier de l'ombre, de tous ces hommes se branlant autour de moi en attendant leur tour, aucun n'est venu là, pour mettre le holà.

Ta soif, mon âme, de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit, me plaque contre des inconnus m'enculant sans merci.

D'où m'est venu cette crainte d'être abandonné par un homme qui a fait que mon corps, avant d'être un jeune-homme, a été fendu par plusieurs, plutôt que par un seul auquel une histoire d'amour m'aurait lié ?

Si lors des rencontres aiguillées par la jeunesse de mes fesses, mon âme n'était hantée par la violence de l'amour brisé quand les mots entendus ne sont pas ceux attendus, peut-être me serais-je attaché à l'inconnu qui le premier m'a enculé, au lieu d'avaler le sperme de tous sans compter.

Dans ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état, je n'ai pas choisi d'être là, je n'y choisis pas le menu de mes repas et, comme pour les vêtements dont le fripier m'affuble, je ne choisis pas non plus la taille des bites qui m'enculent.

Je ne sais plus qui m'a appris que tu étais mort sur le chemin menant à Katmandou, mais je ne suis toujours pas certain que nous parlions de la même personne, de toi A. B., mon premier amour, puisque pleure en moi ce regret de t'avoir tu mes « Je t'aime » alors que c'était toujours vers moi que tu venais, quand tu triquais.

A. B., ta disparition n'a pas changé l'attachement que je te portais, puisque, de t'attendre, déjà je le faisais quand, dans l'errance prolongée de notre enfance, plus souvent qu'à mon tour, tu m'enculais.

Pas même l'épaisseur d'une seconde ne nous séparait A. B., lorsque nous nous retrouvions au coin de la rue puisque, sans l'avoir branlée, longue et raide comme une trique, ta bite l'était déjà.

Ta trique pointant telle une canne devant nous dans la rue tu la plaques, pour que cela ne se voit, contre ton ventre avec la ceinture de ton pantalon et, sans se dire notre désir, nous dévalons le chemin menant à nos culbutes pour obliquer dans la première encoignure inoccupée par la misère des vagabonds, ô A. B. mon amant dont la bite, rien que pour moi, reste ferme et longue.

A. B., la nature t'ayant doté d'une bite deux fois plus longue que la mienne, c'est à moi de jouir d'être enculé.

A. B., au coin de la rue, un enfant perdu je resterais si tu ne venais me clouer, autant de fois que tu le veux, ta trique dans les fesses, sans que jamais je ne craigne l'intensité voyeuse de tes yeux.

Ta trique, ô A. B. mon amant, constamment je l'ai en moi, quand tu débandes dans mon cul, elle grossit dans ma tête.

Le chaos qui part de mon cœur et remonte
paniquer ma tête ne trouve auprès de toi, A. B.,
sa raison d'être que lorsque, revenant contenter
mes fesses, ton ventre fouette celles-ci pour de
bon.

A. B., ta vigueur quand tu m'enculais était telle que la première fois, souvient toi, affolé je t'ai supplié, au lieu d'un : « plus lentement », d'un : « plus longtemps ».

Alors que je n'avais pas encore atteint ma taille d'homme, que je puisse suspendre ton immense corps dans le ciel je m'en étonnais chaque fois que, pour m'enculer, tu plaquais mes mollets au dessus de ma tête.

Comment confesser, sans me vanter, qu'empalé sur ta trique, ô A. B. j'ai plus d'une fois, les bras et les jambes en croix, fait la roue, puisque sans entrave, mon âme ayant alors franchi la barrière du langage, nos corps étaient devenus de moins en moins sages.

Avec empressement je m'adonnais aux caresses que tu me disais aimer, A. B. ; et que de moi-même j'ai fini par goûter surtout quand le bout ta queue, merdeux, il l'était plus qu'un peu.

Tu te beurrerais rapidement des sandwiches pendant que je vidais mon ventre et lavais mes fesses par trop salies, t'en souviens-tu, A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon pantalon. Tous alors nous nous branlons, mais urge bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le robinet servant à remplir le saut à serpiller je nettoie mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant recouverte de graviers coupants.

Si, pour ne pas vivre que de songes, mon âme ne me lançait à la rencontre de vos verges tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus, ô chers compagnons qui se disputent le tendre que je suis, au pilori d'un désir infini, ligoté encore, je serais.

Cet amour que vos verges déversent, tour à tour, tous les jours, si au lieu de le recueillir dans mon corps sans faillir, mon âme l'appréhendait dans un flot de mots ne faisant pas défaut, ô mes nombreux compagnons, m'enculeriez-vous sitôt que, gaillardement, l'envie vous presse ?

Après l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant, je me décharne. Bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire. Dans un souffle devenu trop faible pour qu'une angoisse déchire d'un cri le silence de l'amour infini recueilli, mon âme se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris, vous pensez contrarier mon âme en me salissant les fesses, mais c'est tout le contraire qui se produit, puisque ce n'est que lorsque chacun, branlé, sucé, m'encule pour éjaculer que mon âme accède à cet amour désintéressé qui nous réunit. Ce que je vous dis là, ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse puisque c'est ainsi, pour certains le jour, d'autres la nuit, qu'avec vous, je vis.

Du préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntais une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre la marche, alanguissante et lente, jusqu'à la limite du domaine où votre âme incline à se dissoudre dans la chair vous amène, et près du bassin qui agrémente d'une eau dormante la terrasse où bruisse, dans l'infini constellé, le

remuement des premiers grands arbres, je
m'asseyais.

Sans inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour les ombres de la forêt. Dans un rituel silencieux je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier, en direction de la forêt.

Ma bite raidie n'étant que le prolongement de ta verge me transperçant jusqu'à la garde, sans toi, ô mon amant des forêts, mon corps, de nouveau, ne se serait éclos.

En allant dans la nuit des forêts au devant des verges me pénétrant aussi profondément que des glaives sans que mon souffle haletant ne réclame le temps de se remémorer les mots mensongers du retour aux heures chastes du jour, mon âme multiplie les rencontres avec les amants qu'elle ne choisit afin que ne soit jamais trahi l'amour infini.

Si, couché sur le dos je cessais d'entrouvrir mes fesses, l'amour irradiant mon âme pour autant que mon corps s'offre aux assauts qui me laissent comme mort aux aurores, ô mes amants, il me faudrait alors le conquérir, mais de quel droit, de quel autorité ?

Ô mes amants dont les ombres se confondent dans la nuit profonde d'une éternelle ronde pour que nos amours ne soient rompus par les flétrissures de l'âge ou la disgrâce d'un visage, maintenant que pleut sur moi en abondance du sperme, mon âme souffrirait si toutes vos verges me fascinant n'avaient foui mon anus vraiment.

Plutôt que de se retirer du monde où les foyers de discorde abondent pour, dans une poésie, transcender les désirs de la chair en un amour de pur esprit, mon âme avance dans la nuit des forêts où des amants se relayent pour, en l'enculant, faire de mon corps un véhicule ardent.

Plutôt que de ne pas compter les amants qui feraient de mon corps acceptant de succomber au monde sensible de la mort, un véhicule ardent en l'enculant, ma plume ravive, sur le chemin de ronde de l'amour toujours promis, la flamme d'une poésie dont les mots grossiers n'en finissent, page après page, d'endiabler une âme sans âge.

Ô amants de mes poèmes dont les verges
reviennent m'enculer à la folie chaque fois que
mon âme souffre trop de ne point jouir des
amours qu'elle s'interdit de peur que les feux
consumés d'un plaisir ne tarissent la source de
son éternelle envie.

Ô mon âme désirante qui fraie dans des poèmes de plus en plus compromettants où s'accroît mon regret de n'avoir jamais chuté, enulé, dans le présent du temps de ce monde, tu tiens ma chair à l'écart des orgies dont ma plume resterait coite car dès l'instant où je jouirais, dans la gueule de la mort avalant les forêts, d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque, je te perdrais.

*poème relu et modifié
le vendredi 18 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

*L'hébétude
dont je parle*

Une folle histoire du vide créateur

septièmement :

*Un long développement de mes replis dans la
folie de penser, dans des circonvolutions et des
lacs, en-dehors de mon esprit.*

exergue

avant propos

Rechute -I -

Rechute -II -

Rechute -III -

Rechute -IV -

à propos

avant propos

... ma plume étant parvenue à ce que l'expérience de l'âge me soit venue sans avoir vécu, Amis, c'est à votre pertinence que je soumetts ce non-poème : "*L'hébéture dont je parle*", réunissant quatre "*Rechutes*" de mon esprit dans les engrenages du langage qui me devancent sur la page dans des phrases émaillées de rimes dont la cohérence, la gaucherie de leur idiotie remaniée au terme d'un interminable labeur, nous leurre ...

D. P.

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - I -

à Jacques Gelé

... plus j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit ...

... si je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance ...

... bien que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose ...

... comment approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu ...

... sans les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue de la tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égare à les chercher hagard ...

... quand tarde à jaillir de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques, les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit ...

... l'hébétude privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime ...

... dès lors que des rimes familières réussissent à extraire, sans la contrainte de revenir au vers anciens, d'une prose banale une pensée originale qui séduit mon esprit dont la vacuité, comme la surface vierge de la rame de papier recyclé est illimitée, est en perpétuelle attente d'être comblée, combien de facettes du vide de la page blanche matinale vais-je traverser ...

... privée d'une forme concrète la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête, je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante, l'aire vierge des pages permettant le bricolage du discours qui relie, dans la brièveté de son dernier tour, le vide de la page blanche à l'espace infini ...

... écrivain assis au milieu de la ronde des heures il advient, à défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté, que la phrase distordue que j'étire dans tous les sens confirme cette évidence que, sans la page nue inhérente à sa venue, me resterait inconnue la pensée déconcertante sur un vide créateur supportant constamment notre attente ...

... comme le rabot du menuisier instruit la main, et la main l'esprit, du haut de la page blanche, la pluie de mots alimentée par le vide d'une histoire qui irrigue ma mémoire se déverse dans un délire qui ne se pose ni ne respire, et ce n'est qu'au terme de mon geste, que la phrase abracadabrantesque que j'affute, dans mon esprit, percute ...

... puisque c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, pareillement à la taille du silex qui, à mesure que se mémorise le geste, sculpte le cortex, hébété je reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, dans la strophe façonnée par la cadence des rimes décochées, la pointe avancée d'une pensée ...

... sans l'aire vierge de la page qui inverse le sens du flux de ma pensée en devenant la source où se réfléchit mon esprit inquiet de rester plonger dans l'hébétude chaque fois que la rime qui tourne autour du vide incontournable, dans les bribes embrouillées de la strophe ressassée qui libèrent, au hasard d'une cohérence, un éclair d'intelligence, reste introuvable ...

... comme mon visage traverse l'espace du couloir pour se réfléchir dans le miroir tout en restant sur place, sur la page vierge et lisse s'esquisse, le savoir de mon esprit confié à la rime qui jargonne, une vision du vide qui m'étonne, au point que la strophe farfelue qui restitue l'image de la page blanche en attente, ramène mes yeux au vertige du début ...

... sortirais-je de cette hébétude où je reste, face à la page blanche, dans l'ignorance de ce que je pense, si je ne cédaît aux mots triviaux que ma plume rabâche sans relâche jusqu'à ce que la répétition de quelques rimes suffisantes mettent en relief, dans une pensée évidente, le vide de la page vierge parcourue sans autre but.

... le vide ne me sortant pas de la tête tant que ma main, sur la page blanche, ne parte à sa conquête, maintes fois je biffe le dernier mot du fil débobiné sans recul qui mène, en dépassant le temps perdu dans le ridicule à se raccrocher à des tournures décousues, à l'inattendue de la pensée qui se noue dans la brièveté d'une formule ...

... la trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à la torpeur du vieil âge qui, pour tromper son désœuvrement, extrait de son absence d'histoire un savoir dérisoire, pour passer du bricolage du langage à l'ouvrage, je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre, pour qu'une moitié s'en aille quérir, dans une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre ...

... sans cette ambition de cueillir, en ordonnant autour d'une rime facile des bribes de phrases malhabiles, une pensée subtile sur le vide illimité dans lequel la raison d'être se tient jusque au-delà du mot de la fin, m'épuiserais-je à basculer dès le jour, une hébétude sénile dans la surface d'une page dont la blancheur immobile absorbe mon esprit balourd ...

... bien que, de temps à autre, des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonant d'une ronde et nouent, devant moi, une pensée de bon aloi sur le vide de la page blanche qui, depuis que ma plume s'en empare, quotidiennement m'accapare, dans cette impasse qui perdure un filet de voix susurre le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture ...

... ma plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébertude étouffant ma voix, que d'accumuler des maladresses sur la page blanche qui autrement le reste, je dois garder l'esprit tendu pour ne perdre de vue dans les boucles de mots accourues, entre le point blanc du vide le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, cette absence criante de la matière d'un contenu qui, littéralement conçu, justifie leur venue ...

... mon histoire prenant sa source dans l'effacement par la violence de la mémoire de mes années de l'enfance, mon geste d'écrire se limite à baliser le vide de la page blanche qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps et, comme le courage de vivre en-dehors du sillage de la lettre manque à mon être, les traversées réussies de l'aire vierge des pages conduisent, mon âme et mon esprit, vers le vide infini ...

... mon hébétude ne serait-elle que d'ignorer la subtilité des pensées dévoilées par les strophes parachevées, car c'est avec les années que je dois compter pour que le vide de la page blanche se façonne comme le marbre lisse pour les bosses du sculpteur, et que mon esprit connaisse enfin, grâce à l'habileté de la main, les reliefs accentués de sa vacance statufiée que j'expose pour faire le malin ...

... des poignées de mots lancés par l'hébété, autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, pour combler les silences du poète en souffrance sur une page en attente d'une histoire cohérente, sans les acrobaties du langage auxquelles se raccrochent les années de paresse de mon jeune âge passées à l'écart du savoir, pantin, mon esprit en perdrait le fil ...

... Dès lors que ma plume ne formule, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, la strophe ébauchée repasse par les pages de l'ouvrage où s'accumulent les pirouettes d'un langage qui amènent mon esprit, celui-ci ne s'étant lié pour cette tâche à aucune autre attache, à s'évader d'une vie factuelle pour affronter le vide originel ...

... l'hébétude m'accompagnerait-elle jusqu'à la fin de la phrase bout de ficelle qui prolonge un contenu farfelu de déductions incongrues si, des pensées déroulées par des rimes dont l'écho ricoche sur des bribes tronquées d'une attention fragmentée jusque dans les recoins de la page, mon esprit, depuis le début, n'en éprouvait la vanité ...

... mon radotage sur le vide créateur, ressorti du tiroir, s'étire sur la page jusqu'au soir en un propos abscons pour peu que la rime d'un autre âge ne me fasse faux bond, car c'est en s'appuyant sur des consonnes qui sonnent que surgit de la strophe qui s'ordonne, en laissant sur place une hébétude crasse, la pensée perspicace qui me dépasse ...

... avant que, d'un bord à l'autre de ma page, ne se balance dans une belle apparence, la pensée stimulante que des rimes futées relancent sans que son fil enchanteur ne soit rompu par la non-pareille attendue, les moutures imparfaites de la strophe incomplète qui valsent autour du rien dans lequel je me tiens, éprouvent la sagacité de mon esprit résolu ...

... contrairement au philosophe qui consolide, avec sa plume savante, des concepts arides, les tenants et aboutissants de ce grimoire s'appuient sur les pages vierges qui recueillent la puérité de l'esprit qui les explore, et comme à l'infini se dérobe l'horizon du vide qui nous englobe, ce qui importe, c'est moins de cueillir les pensées des strophes parachevées pour défricher le chemin, que de passer du jour au lendemain ...

... si la phrase désarticulée ne restait sourde à la controverse qu'un énoncé tâtonnant ne peut concevoir ce qu'il prétend, la strophe rebelle, ses fragments raboutés dans une nouvelle mouture qui capture un contenu puéril dans une forme subtile, ne déverserait sous mes yeux, le vide infini qui s'imprime dans mon esprit depuis la première ligne de cet ouvrage ...

... comme les aires et les volumes d'Euclide n'apparaissent à mes yeux que si des traces projettent leurs surfaces dans l'espace, la strophe qui s'ordonne sur la page pour démontrer le vide nécessaire à son déploiement ne s'impose que si, de l'effet recherché dans une longue prose, la vieille rime en soit la cause, mon esprit fatigué de n'entr'apercevoir le trait lumineux d'une pensée qui saute au yeux, dans l'hébétude se repose ...

... quand, après les heures décevantes d'une hébétude pesante, mon esprit cède aux embardées d'une plume qui s'enhardit à restituer dans la densité d'une formule, la page parcourue sans que son vide blanc ne change devant ma vue, dans le pataquès qui s'accumule lors des moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule, pensent pour moi ...

... une fois que l'hardiesse l'emporte sur la paresse et que s'intensifie le raturage des égarements d'une prose qui banalement propose il advient, pour récompenser ma persévérance, que la pirouette d'une rime désuète détache mon esprit d'un discours décevant pour me faire réapparaître, obnubilé par la page blanche au travers de laquelle je pense, dans une strophe abstraite ...

... quand la nuit venue, l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli de la strophe farfelue, l'acuité de mes yeux faiblit pour percevoir une image du vide de la page au travers du filtre du langage et mon esprit, de lassitude, se laisse gagner par l'hébétude, car la pensée du vide que j'entrevois ne se conçoit que lorsque le travail de mes doigts parle à ma voix ...

... la phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que le savoir de sa mémoire ne conduise à une pensée solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui rabâche la boucle de mots qui, déroulée sans accroc, délivre sur la page une formule qui brille, comme dans l'éther, au terme de leur agrégation, les astres scintillent ...

... depuis mon premier poème où les désirs de ma psyché, dans une histoire polie comme un miroir, se sont inversés, à ce dernier où, à l'envers depuis l'immensité de l'éther, mon esprit décline son cheminement sur la terre, retomberais-je sur mes pieds ...

... dans les allers-retours de ma main, le fatras de mes premiers jets se donne pour objet d'aller aussi loin que possible dans le vide infini dont mon âme et mon esprit se rapprochent dans des strophes stupides tant qu'elles ne sont limpides, et que l'aire encore vierge de la page, l'être cheminant dans l'horizon de la lettre, ne butte sur du néant qui n'a pas de lieu comme le paradis dans les cieux ...

... sans les pages blanches où se ressource mon délire pour s'écouler dans l'encre noire des mots que n'épuise la vanité de mon propos, m'inquiéterais-je de savoir si le vide de l'espace infini qui recueille les éléments de l'univers dont les formes évolues à mesure que leur énergie diminue, disparaîtra ou demeurera éternellement présent, la course du dernier corps consumé rattrapée par le néant ...

... rivé au geste sonore de la main animée par une volonté d'écrire sans que cela ne devienne un délire, mon esprit, emporté par les méandres de la phrase mouvante, chemine sans autre but que de remplir la page blanche d'une image du vide dans lequel sa vacuité se réfléchit, si bien que dans une pirouette dont je suis la marionnette, ce tour malicieux restitue le contentement silencieux de l'hébétude de mes yeux ...

... puisque seule la vieille rime sonore octroie un crédit au vide attracteur sur lequel s'appuient les spéculations de mon esprit, aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale qu'une pensée originale ne peut s'imposer dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse ...

... la strophe biscornue dont la pensée singulière reste méconnue tant que l'éclaire d'intelligence de la formule obtenue n'ait dépassé le savoir attendu, s'agence différemment dans le geste qui la reprend, et l'étrange vide attracteur esquissé dans une tournure gauche saute dans une adroite, si pour ma pensée qui exige un nombre illimité de pages blanches sacrifiées pour avancer d'un pas, l'écart n'est point trop grand ...

... passera-t-il ce jour où je finis par oublier la finalité de la phrase incongrue qui boucle dans ma tête à la recherche des mots perdus de son début, m'agite alors la panique de ne plus sortir de la nuit noire du non-savoir au point que, bousculant ma chaise, mes jambes se jettent dans des allers et retours agités devant la pendule toquant la solitude du vestibule et que la voix de mon souffle me rappelle, en remontant du fond de mon être à la sécheresse de l'âge reflétée par le miroir, qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute, les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de

me réciter le dernier su, ma folie se double que
mon esprit qui ne perçoit plus ses pensées se
tramer sur le papier, se mouvra, désormais, dans
le passé d'une histoire invariable ...

... maintenant que la voûte constellée du ciel se referme sur le dernier de mes âges, la page blanche accentue mon angoisse de quitter le vide infini pour le néant si bien que, l'édification de cet ouvrage, mot après mot bâti, ne requérant plus l'insatisfaction de mon esprit, mon être se replie, ne cheminant plus vers l'au-delà de la lettre dans l'écrit, dans une hébétude nimbée de quiétude ...

... sautant d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle, comme naguère le trouvère, avec les rimes du dictionnaire qui, pour autant que l'espace vierge de la page ne vienne à manquer, récompensent mon esprit en perpétuel retard sur leurs rencontres rares, bienheureux je traverse mon hébétude à gué ...

*poème relu et modifié
le jeudi 17 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - II -

Dominique Petitjean

à Michel Penou

... j'écris à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli, ce qui fait que se retrouve dans le sillage de ma plume, après avoir déversé les mots crus des amours sans issue de ma psyché ambiguë, le vide de la page blanche qui, avec le déclin de l'âge, aujourd'hui, m'éprouve ...

... fils resté fidèle à la peintre et poète qui, sans abri ni argent, s'adonna pour renaître à l'encre noire des signes et des lettres, le désespoir de cette histoire qui ne s'inverse se prolongeant dans la fêlure qui me traverse, mon âme et mon esprit découvrent dans la page blanche un vide infini où, pour soutirer du sens des hardiesses de l'écrit, ma vie s'efface derrière sa trace ...

Suite à cette violence qui déchira le ciel de mon enfance au point de contraindre mon geste à tresser, avec des mots grossiers, un désir d'aimer qui jamais ne cesse, mon âme timorée, plutôt que de s'abandonner aux plaisir des corps acceptant la mort, embrassa cette promesse.

... alors que mon esprit poursuit sur les pages blanches, la confirmation que le vide, en permettant l'agrégation de bribes de phrases incompréhensibles, est créateur des pensées lisibles, mon âme, emportée par les audaces du langage lors de mes nuits d'encre noire, à ne jouir que du désire, se déleste de l'âpreté du sol avant qu'elle ne s'envole ...

... combien d'amours de loin il m'a fallu décrire avant de découvrir, les pulsions du corps ayant accumulé tous les torts, que mon âme désirante et mon esprit studieux prenaient leur essor vers l'immensité des cieux depuis le vide de la page blanche ...

... alors que les orgies sublimées sur l'aire vierge des pages acheminent mon âme vers l'infini de l'éther où son voyage ne rencontrera de barrière, le vide créateur des allégations de mon esprit quotidiennement rattrapé par l'oubli basculera à l'heure de la mort dans le néant qui, en lui-même avant d'éclorre, se dévore ...

... empêtré dans un charabia idiot sur le vide créateur, s'insinue néanmoins dans mon esprit, que la phrase décousue conduit à une pensée bien vue car perdue, dans les écarts imprévus des moutures, cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieux depuis la mort de Dieu ...

... sans l'aire vierge de la page qui se renouvelle autant que nécessaire au-devant de la phrase grossière, mon esprit ne cavalerait après des doigts maladroits pour cueillir des pensées que n'articule pas ma voix puisque c'est dans le vide, la strophe parachevée par la dernière rime scandée, que le savoir mû par son manque, se consolide ...

... depuis que je suis attentif à la mue des formes auxquelles le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour ponctuer ma ritournelle sur le vide originel, ne cessent de réclamer, pour boucler la strophe qui restitue l'aire vierge des pages parcourues pour illustrer le motif de sa venue, une page blanche de plus ...

... dès lors que mon esprit se plie à la tyrannie de la rime qui façonne, en redoublant les phonèmes, les tâtonnements du poème, quand après plusieurs jours voir des années je relis des strophes particulières dont sur le moment je suis fier puisque leur bricolage ne fusant pas de mon souffle, m'époustoufle, mon égo de poète blessé se cogne, insatisfait de leur tournure bancale, à des pensées inégales ...

... quand pendant des jours, des années, la strophe triturée échoue à restituer le vide de la page blanche qui, sous mes yeux, sans le secours de la rime dont la justesse sonore délivre le sens chercher dans l'effort, resterait silencieux, qu'en est-il de ma pensée ...

... privé d'une nouvelle page blanche, l'ébauche que je relance sur l'attraction étrange du vide n'acquerrait l'once d'une consistance, car ce n'est qu'en revenant sur la trace des fragments laissée dans l'espace par la strophe brouillonne qui tourbillonne, que la rime qui se fredonne arraisonne une pensée qui étonne ...

... la rime démodée oriente sur la page, après avoir épuisé l'attente d'être ravi par l'amour promis, la strophe désarticulée vers l'importance du vide où le déroulement futur de mon poème réside, au point que s'amplifie dans mon esprit le vertige de ne jamais sortir de l'emprise de cette entreprise ...

... depuis ce jour où la quête de l'amour ayant tourné court mon esprit a mis le vide de la page blanche en amont de l'avènement de ses pensées, combien de tentatives obstinées pour que, pareillement à la diversité de la matière qui, dans le cycle de la poussière, s'agrège dans l'immensité de l'éther, sur l'aire vierge des pages, les strophes issues du brassage des mots échafaudent un savoir nouveau qui m'amuse ou m'abuse ...

... pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes, quand me plombe l'hébétude que j'endure au milieu des ratures lorsque la métaphore usée peinent à transposer le vide immobile de la page dans le flux du langage, il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui se construit ...

... bien qu'épuisé par la tournure décevante de la phrase entêtante qui louvoie avec mon attente d'une pensée du vide que mon esprit ne saisit qu'une fois exprimé, les moutures concoctées avec des bribes dispersées rejouent maladroitement jusqu'à la nuit venue, le thème de l'aire vierge de la page créateur du poème depuis son début, mes yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre ...

... dès lors que seule la bonne cadence des assonances décide, par avance, du cheminement de la phrase qui tire à son avantage la surface vierge de la page pour son bricolage, le vide créateur que je chantonne dans ma tête sans en connaître la formule complète, s'illustre sous mes yeux chaque fois que son évidence arrivée a son terme dans un tour judicieux, récompense les coups de butoir de mon ignorance ...

... quand alerté par mon idiotie, je reviens sur le fil de la phrase tendu à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, sa gaucherie que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici me contraint à resserrer encore le tressage de sa tournure retors, puisque seules les rimes rapprochées conduisent mes yeux sans dévier à la pensée visée ...

... étant riche de peu de mots il me faut polir, pendant des jours et des nuits, des phrases mal dégrossies jusqu'à ce que m'apparaissent, dans le remaniement d'une perpétuelle maladresse, vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts, des pensées satisfaisantes à mon niveau ...

... obsédé par ce dessein de bâtir cet ouvrage avec la seule aire vierge des pages, devant mes yeux le vide s'accroît à mesure que cette histoire se déploie, si bien que mon esprit boucle sur un chemin où, loin des aléas de la vie, pour avancer d'un mot conservé pour deux raturés, au motif de son départ revient sans fin ...

... page après page, le vide formulé restant le même à l'infini, le travail de sa reconduction qui maintient mon esprit en mouvement est décuplé, mais si, enhardis par une prose débondée, des amours de loin s'enchaînent sur le lit blanc d'une page et que, dans la chair, ne se concrétisent les dérapages du souffle du verbe des mots déplacés, mon âme meurtrie, lovée dans sa mélancolie, s'en réjouit ...

... la somme des automnes ayant dépouillé ma chair amoureuse de ses désirs et mon âme religieuse de son délire, ma plume leste cueille pour mon esprit immodeste une pensée du vide qui, infiniment, sur la dernière page blanche de l'ouvrage inachevé, reste ...

... dès lors que l'attention de mon esprit varie suivant que la tournure de la strophe rehausse ou diminue la perception du vide de la page vierge sillonnée, la pensée cueillie avant le retour de la nuit, bien que n'ayant qu'une tournure plus belle comme argument pour la querelle, récompense mon effort, une fois encore ...

... comme les mots rabâchés de ma lubie ne percent le vide insondable qu'une fois ceux-ci ordonnés dans une formule indiscutable, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, mon corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier, comme le forgeron bat le fer sur son enclume, je m'attèle à la phrase retorse à l'allant de ma plume ...

... les strophes plus ou moins bien ficelées qui s'ajoutent à ce poème, et qui sortent mon esprit de son hébétude en déroulant, de page en page, un vide infini, foutraque dans leurs différentes moutures le resteraient, si déjà ne se trouvait, dans le propos simplet de leur premier jet, une inconsistance génératrice de sens ...

... la paresse de ma jeunesse me privant des envolées d'un savoir qui s'ajoute à la mémoire, poète voûté je suis contraint de soumettre au bonheur de la rime la difficulté de mon esprit de vaincre son hébétude en la distinguant de la blancheur de la page d'où remonte le même instant du temps passant dans une image immobile, ma tâche étant alors de m'appliquer à ce que la strophe qui se tisse, au vide de la page vierge arpentée, aboutisse ...

... alors qu'à mesure s'effacent dans mon esprit les tournures de la strophe alambiquée dont le sens du contenu se déplace, les feuilles de papier sacrifiées me permettent de prendre en défaut l'hébétude qui revient au galop dès que je rature un mot et, la répétition de cette tare arc-boutant la vanité de mon art, de cueillir tôt ou tard dans une formule convaincante, la pensée séduisante sur le vide créateur qui incite à plonger dans la page blanche suivante ...

... dès lors que mes yeux n'entendent le contenu volatile de la strophe subtile qu'une fois celle-ci proprement figée sur une page d'un cahier d'écolier, autant de fois que ne m'instruit de ce renversement, en se représentant inversée judicieusement au-devant de mon entendement, une strophe délivrant sans rupture le vide sans fin dans lequel le savoir de mon esprit advient, je réécrivis sa tournure différemment, le dos au vent ...

... pressé par la menace du nuage noir qui rapproche l'horizon, je marcherais d'un bon pas si, poétaillon, je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes à double-face de la strophe futile qu'un tour nouveau disloquera bientôt, dès lors que ma prétention est de débiter en vers le vide englobant l'univers ...

... rapidement je griffonne les quelques rimes qui sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe qui tourne dans ma tête sans que, sur un phrasé mélodieux qui enchante les yeux d'embrasser dans la justesse d'une ronde le vide illimité d'où ne s'échappe le monde, celle-ci ne s'arrête ...

... épuisé par l'ambition de saisir le cœur du vide où l'astre embrasé, dans le froid absolu, s'éteint, et ne trouvant, ni un début, ni une fin à l'embryon de la strophe délayée par les premières gouttes qui au vent s'ajoutent, mon esprit privé de la réponse que lui donnent les mots qui s'ordonnent, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie ...

... alignées sur un bout de papier défroissé, les rimes formelles décochées dans tous les sens pour atteindre le vide originel dans lequel les astres s'éteignent aussi vite qu'à son échelle une étincelle, rassurent mon esprit d'aller, sous une pluie d'hiver que redouble un vent contraire, dans l'oubli d'aborder la création de l'univers par l'envers de sa matière ...

... imbécile heureux d'avoir égrainé sur un bout de papier, les quelques rimes chantantes d'une phrase mouvante sans savoir à quelle compréhension du vide créateur celles-ci aboutiraient, car c'est dans l'après-coup, pour sortir d'une boucle de mots désaccordés qui rend fou, que je tisse avec les plus insistantes, une pensée triomphante ...

... la véracité de mes assertions reposant, comme pour les dictons, sur la justesse de leur scansion, ma plume brouillonne ne capturerait les pensées qu'elle talonne si je ne prêtais une attention durable aux rimes déconcertantes qui devancent mon esprit dans la connaissance du vide inépuisable, et dès lors que mes yeux perçoivent le monde au travers du prisme du langage, sur l'aire vierge d'une nouvelle page, je poursuis le voyage ...

... la phrase curviligne que je chantonne n'ayant comme intérêt que son bel attrait, ce n'est que lorsque ses rimes trébuchantes, transmuées en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égareraient de ne pas les entendre là où ils comptaient, que mon esprit démuni s'approprie, comme toile de fond de sa déraison, le vide de l'aire vierge de la page qui vit dans une suite ininterrompue de sons ...

... sans ma page blanche, écouterais-je la teneur du vide infini qui, à mesure que je l'écris, s'amplifie, puisque sans la surface vierge requise ne se marieraient à leur guise, deux par deux sous mes yeux, les rimes qui s'imposent dans la banalité d'une prose, et ne résonnerait dans ma tête la cadence de cette musique simplette qui ponctue mes bluettes ...

... dès lors que les vingt six lettres de l'alphabet nous permettent d'entendre avec les yeux les éléments qui s'agrègent et disparaissent dans le vide des cieux, je sculpte avec un style des strophes savantes qui ne sont convaincantes que si, de la première à la dernière page de ce poème présomptueux, leurs iambes rythmés à leur avantage, elles chantent leur avènement tortueux ...

... sans cette inquiétude que la vacuité de mon être ne se détache de l'image vide de la page si une prose ne s'y oppose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense, alors que c'est aux phonèmes musiqués de la strophe que mon écoute se raccroche pour qu'au blanc indifférencié de la page, mon esprit animé par le langage, arrive au même ...

... avec la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau, je déjoue le glissement des rimes badines de mes strophes cabotines vers une humeur chagrine sonnante faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la petite musique française de leur fantaisie plaise ...

... sur les quais désertés où mon poème m'entraîne pour que j'entende défiler une prose rimée qui, dans le format d'un carnet anciennement daté, retrace mon effort de partager le vide éprouvé, je raboute, en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, la strophe qui claudique en ressortant de son oubli, mais mon talent de poète étant ce qu'il est, cent fois encore, je la croiserai ...

... pourquoi mon esprit ne s'arrête-t-il pas, fatigué de défricher l'aire vierge des pages que n'épuisera cet ouvrage, pour remonter jusqu'à la première pour y retrouver, fébrilement noté, le noir profond de la nuit constellée dans lequel me bascula, à la pointe rocheuse de la terre, le plongeon du soleil dans la mer, et d'aussi loin que l'on y tombe, si le vertige de chuter dans le vide infini ne rompt le fil tramé du langage, on revient du voyage ...

... Toi, Michel, mon vieil ami, tu perçois si bien qu'hormis le polissage du poème où des pensées affleurent, la beauté d'aucun paysage ne m'arrache de l'hébétude quand, pendant des heures, je lutte avec la strophe disloquée qui guide le cheminement de mon esprit dans le vide contre lequel elle bute, que tu me suggères, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs, à l'autre bout du vent ...

... en laissant le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris, combien de fois vais-je sourire de ne pas me voûter pour cueillir la pensée envolée avant que son parfum entêtant comme celui d'une rose éclore, ne soit libéré par des rimes avisées dans la dernière strophe de l'ouvrage ...

*poème relu et modifié
le lundi 14 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - III -

Dominique Petitjean

à Éric Simon et à Éliane Hervé.

... cette cité idéale où, assis à la place du roi, le philosophe régit du haut de l'échafaudage de ses Lois figées avec une rigueur orthographique dans sa République, vers le bas de la multitude gouvernée d'où en sera chassé le poète qui se défait de l'hébétude qui l'entête que lorsque la rime chantante module son ode fuyante, au lieu dans rire, bascule dans un enfer ...

... alors que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique ...

... comme le rhapsode enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée, le philosophe étage sur sa page une cité qui cloisonne les citoyens hiérarchisés suivant leur degré de conversion à des lois constituées de collages judicieux de dialogues laborieux tournés dans tous les sens ...

... « celui qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». ... Platon - Phèdre - 278e

... que les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée sur des écrans par une lanterne comme sur les parois d'une caverne, de cette image ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague sur sa page au gré des fadaises d'une métrique bancale tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une pensée originale ...

... à la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots pour récolter les fruits d'un savoir nouveau, génère aux forceps des concepts, poétaillon, ma plume ne cesse de revenir sur le vide de la page qui m'englobe à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens, ne se découpent en vers ...

... pour que lecteur perçoive, entre les mots et les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand rien ne se présente à mon esprit qui se concentre, de la montagne de charabias où ma vision s'enlise j'extrahs des formules concises qui fidèlement reproduisent une hébétude pesante qui doctement s'éternise ...

... si, face à la page blanche, la pensée qui s'élabore pour répondre à son absence d'objet visé, en amont de ma plume pataude, marque le pas et, en aval des embardées de celle-ci, dans une tournure de phrase finaude, j'ai de l'esprit, alors le vide qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon ...

... que l'or et le givre de la dernière saison de ma vie s'accumulent dans l'oubli chaque fois que mon esprit, de ne pas trouver la rime pareille, plonge dans le sommeil, reste que lorsque les élans de ma vacance arrivent à me désancrer du silence, ma plume de rimailleur découpe dans la page blanche qui confine mes gestes, une image translucide du vide qui m'opresse ...

... quand perdure l'hébétude que j'endure,
lorsque pour nouer les fragments de la strophe
disloquée qui me désole ne s'y glisse la rime
pauvre apprise sur les banc de l'école, les blancs
de la page reliés par la fuite du temps,
acheminent mon âme et mon esprit dans un vide
infini ...

... la page blanche où les longs moments d'hébétude de mon esprit ne cillent, resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois débloqué le ressort de la métaphore, la rime qui sonne ne complétait un savoir qui m'étonne sur l'énergie de la matière dissipée dans le vide qui, devant les hésitations de ma main, avale mon quotidien ...

... la strophe bricolée qui dissocie le fond stagnant de ma pensée du blanc laiteux de la page méditée, c'est au travail de mes doigts que je la dois, puisque ce n'est qu'après moult collages d'un verbiage, mon esprit ne percevant ce qu'il voit qu'au travers du langage, que le verbe judicieux qui encadre le vide de la page vierge, dédouble la vision de mes yeux ...

... la bulle de silence qui se referme sur mon esprit dans son effort de saisir le vide dans une phrase fluide serait illimitée dans sa croissance si, pour marquer le fait que je m'enlise dans la bêtise tant que du prêchi-prêcha de mes mots ne jaillisse une pensée revigorante, sur la surface vierge en attente, la bulle ne cédait bientôt ...

... quand mes yeux sont fatigués de ne voir surgir du bricolage du langage, une pensée qui les détache de leur vision du vide de la page, la charrette de mots qui évoluent vers une absence de contenu ne me parlant avec justesse qu'une fois rimée avec adresse, alors m'apparaît comme reposoir, le sommeil dans la nuit noire ...

... les pensées flatteuses déjà capturées ne me sont d'aucun soutien pour déchirer l'hébétude dans laquelle je me tiens chaque fois que l'embrouillamini de mes mots échoue à saisir dans une image fidèle, l'espace infini que la page blanche renouvelle, car seules les rimes qui s'entr'appellent dans la joyeuseté d'une ritournelle rompent le silence du vide qui bourdonne dans la chambre d'écho de mon cerveau ...

... face à la page planche que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que le geste d'écrire encouragé par la rime enfantine des anciennes comptines qui sautille par-dessus mes moments d'hébétude traversés par aucun signe, précipite dans un écoulement inversé, ma mémoire évidée ...

... comme mon esprit ne capture la pensée qu'il poursuit qu'une fois celle-ci sertie dans une forme aboutie, je remanie la strophe discordante jusqu'à ce que mes yeux entendent, à travers le langage, le silence de l'espace vierge de la page sur laquelle ma main revient jouer, pour clarifier l'écoute du vide, avec les rimes qui en décident ...

... quelle autre histoire sans fin déroulerait la phrase incertaine qui se dérobe à ma peine si, ma mémoire d'enfant reposant sur son effacement, de ramener l'arc parcouru par la psyché du poète qui voyage, immobile sur sa chaise, dans ses charentaises, au vide de la page blanche d'où je pars, ce n'était déjà le sommet de mon art ...

... maintenant que je m'abandonne, dans la sagesse de l'âge, à laisser blanche la page qui ne change aussi longtemps que mon hébétude s'y mélange, vient le moment où, pour détacher mes yeux d'une image où le temps n'imprime son passage, contrairement aux esprits savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite, je m'attelle à la phrase réfractaire qui, disciplinée par des rimes tenaces, ne s'écarte de l'ornière des fins dernières creusée dans le vide infini par les avancées de sa trace ...

... depuis que mon esprit dissocie son hébétude de la blancheur étale de la page matinale pour, lors d'un retour à la ligne d'un imbroglio de mots, percevoir que le vide de la surface vierge de la feuille de papier recyclé, imaginaire jusqu'alors, est illimité comme l'éther d'où l'univers ne sort, pourquoi toujours m'obstiner à extraire de la strophe récalcitrante une pensée encourageante pour affronter la page blanche suivante ...

... sur la phrase décousue que je vrille, mon ordinaire de plumitif étant d'insister quotidiennement sur une vétille qui, devenue convaincante dans une tournure étourdissante, soudain s'élançe en emportant mon esprit qu'elle aura gauchi vers le vide infini de l'éther où s'en retourne l'énergie consumée de la matière, je suis, froussard, constamment en retard ...

... lorsque, à l'espace constellé, se superpose la surface millimétrée de ma feuille de papier et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? la constatation que le point le plus petit ne puisse se définir sans que l'espace ne s'agrandisse autour de lui, la dois-je à l'image du vide infini de la page blanche qui me dissuade de poursuivre le travail, où à la rimaille de la phrase qui défaille pour déboucher sur une trouvaille ...

... alors que je devrais me déprendre, ayant dépassé l'âge d'apprendre, de la pensée providentielle qui revigore, le temps d'une étincelle, une âme orpheline de l'amour de Dieu et un esprit soucieux d'un corps devenu vieux, j'arpente le désert blanc des pages d'où j'extraits, en revenant sur les traces prolongées par l'attente d'une réponse apaisante, un vide infini dont l'épreuve est constante ...

... puisque mes yeux ne peuvent se révolter pour ordonner dans ma tête les fragments de la strophe incomplète qui, de se transformer, ne s'arrête, seule la surface vierge d'une page me permet de figer, après maint détours, le chemin le plus court pour saisir, dans une formule sonnante juste, la pensée robuste qui délivre le surplus de sens que n'envisageait mon intelligence ...

... que vienne à manquer un coin de page à la strophe décousue que mon hébétude réfrène depuis le début, privé du vide de l'espace recueillant la pensée résolue, idiot je reste ...

... après avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur les feuilles de papier recyclé achetées en quantité, je culbute la strophe désuète jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette en-dehors de ma tête ...

... pour que la strophe improbable sollicitée par l'antienne discutable que, dans mon usage, privée de l'aire vierge d'une page, la rime ne déduirait du charabia d'un savoir amateur, le vide créateur, il me faut, avant de souscrire aux facéties des plus jolies, tordre dans l'effort celles dont l'intelligence n'est pas de mon ressort ...

... en rapprochant l'éther infini d'une origine obscure où se dissipe l'énergie des astres qui ne perdurent, de l'aire vierge de la page où s'épuise l'hébetude perdurante du grand âge, ma main soutire des tournures ondulantes des strophes mouvantes, une folle histoire du vide créateur auquel se convertit mon esprit plutôt que de croire en un souffle divin qui crée le monde et son avenir à partir de rien.

... enfermé dans cette posture, dois-je conclure que sans la page blanche mes doigts seraient dans l'incapacité de déployer une trace pour circonscrire un vide infini qui offre un point d'appui à l'agilité de mon esprit, alors que dans l'immensité de la nuit constellée, les corps incandescents n'y font qu'y mourir ...

... comment d'attracteur le vide devient créateur, depuis l'originel qui recueille l'expansion de notre univers où les éléments de matière évoluent à mesure que leur énergie diminue, à l'aire vierge de la page blanche qui offre, quotidiennement renouvelée, un espace illimité à des inepties dont les traces se fossilisent une fois passé le temps de leur folie ...

... est-ce à mesure que le schème du poème s'affermit que l'aire vierge de la page s'agrandit, plutôt qu'à un retrait de l'espace infini au-devant de la plume du poète qui saisit, jusqu'à la dernière page de son ouvrage, le vide intérieur poursuivi ...

... incluse dans l'espace d'un éther infini où disparaissent les éléments de matière une fois leur dernier grain d'énergie dissipé, l'aire vierge de mes pages récolte des strophes insensées qui, une fois leur tournure complexe déroulée, dévoilent le vide attracteur animant ma pensée, comme mon souffle est rythmé par le manque d'éther, jusqu'à la venue du dernier ...

... je pose que, telle une page d'où ne subsisterait que le verso, l'infini d'avant celui de notre monde fut déchirée par l'accumulation des grains d'énergie dû à l'écrêtement des ondes creusées par chaque point du vide absolu absorbant son même à la ronde et qui, depuis, dans une étendue à elle-même suspendue, se replie au-devant d'une matière poussiéreuse qui se complexifie dans la persistance d'un souffle que notre mort valide ...

... à mes yeux, au-delà des nuages, de la lune et des étoiles, c'est dans la pureté froide du vide originel que l'éther, dans lequel se dissipe l'énergie de la matière changeante de notre univers en expansion, se fond ...

... pareillement que les astres naissants et vieillissants nous apparaissent incandescents et obscurs dans l'éther d'une bulle d'univers, les pensées évanescentes qui s'affirment dans l'espace vierge des pages, nous deviennent connues dans les tournures spiralées des phrases obscures ou incandescentes ...

... alors que je suis incapable de boucler, dans ma seule tête, la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier, il advient, comme pour l'enfant qui, préférant comprendre plutôt que d'apprendre, combine des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles devienne vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole, brillent comme des perles ...

... privée d'une page blanche, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit, mû par un stylet substituant les deux derniers mots qui se rapprochent de la pensée talonnée par un troisième qui la piétine, ne ressasserait jusqu'à l'heure des matines, l'histoire du vide créateur de futilités idiotes pour le combler ...

... ma main qui ne sait forger ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage, prolonge sur la page la trace de mon passage à attendre, fuyant l'amour trahi dans la solitude de l'écrit, que la strophe déroulent sans accroc la surface vierge nécessaire à l'élaboration d'une pensée du vide qui satisfasse la vacuité de mon esprit ...

... entre la page blanche où se dissous l'attention de mes yeux et les rimes rustiques d'une prose acrobatique qui accourent, jusqu'à ce jour, à mon secours, pour que les strophes de cet ouvrage tracent une voie menant au vide infini qui réjouit une âme éprise d'éternelle et stimule un esprit instruit par la poésie, dans une hébétude indolente qui perdure je me repose de la torture d'une écriture où la forme bancaire corrigée révèle la subtilité de la pensée cachée ...

... lorsque la phrase occulte que je culbute
jusqu'aux heures du jour décalant mes nuits
délivre, au détour d'une tournure séduisante, une
posture édifiante et qu'après coup je pense,
manque l'hébétement que je suis ...

*poème relu et modifié
mercredi 16 septembre 2020
D. P.*

DOMINIQUE PETITJEAN

L'hébétude dont je parle

Rechute - IV -

à Roland Cornthwaite

... alors que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie pour profiter de la vie, troquer les amour de loin et l'univers lointain qui transportent l'âme, dépasse l'esprit, afin de satisfaire l'appétence de la chair sans que le filtre de la rime ne diffère l'embrasement de l'amant et du trouvère, le vide de la page blanche où se drape d'élégance la phrase happée par la dérobade du sens, me manque ...

... sans la page blanche, point de prose qui délie mon âme de la précarité des choses, quand ce n'est pas son vide infini qui convoque mon esprit qui alors se déprend de son hébétude dans l'étude, car seules les phrases dont la facture scelle la véracité des pensées qu'elles capturent, en bouclant sur elles-mêmes pour conclure, triomphent des tentations de l'une et des sidérations de l'autre ...

... ma page blanche me courbera-t-elle le dos jusqu'au point de passage dans l'éternel repos, sans que mon âme éprise d'amour ne revienne hanter, loin du soleil, les ombres duplices du sommeil, car hormis l'écoute du vide qui résonne dans les yeux studieux du poète sourcilleux, quelle autre injonction réveillerait les pulsions évanouies d'un corps assagi ...

... tiraillé entre une vie solaire où mon esprit ne discerne en mon sein l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein et une âme lunaire qui, sans retenue, se vautre nue dans des épanchements malvenus, le verbe engrangé dans une enfance oubliée soufflant encore au terme de cette dispute, privé du vide de la page reflétant celui des cieux, le livre ne menant plus à Dieu, m'élèverait-il vers le vide créateur, dans ma chute ...

... profitant du fait que, dès le plus jeune âge, les élans désirants de ma chair ne s'aventurent en dehors du langage, et que le vide du ciel cantonne ma vision à l'espace blanc de la page où mon âme timorée y ouvre pleinement ses ailes sitôt qu'au devant d'elle, troussées par une plume audacieuse, se couchent des phrases scabreuses car, plutôt que la ruse de la muse, c'est alors l'insistante d'une sirène sensitive qui gouverne ma dérive ...

... l'amour sans orage de tous les âges d'un visage que les rimes faciles d'un poème puéril chantèrent à l'enfant sur le chemin d'un désir ambivalent pour conjurer l'image gravée d'un désamour violent, étant lié à la mort qui me privera de sa rencontre, c'est au rythme des pages salutaires d'une poésie vulgaire où mon ombre jouit sans encombre d'amours sans nombre que s'anime la trace de ma vie qui s'efface ...

... les couples de rimes simplettes que l'on se répète pour ne pas pleurer dans sa tête ayant promis à une âme en repli qu'aucune méprise ne déchirera les pages de l'amour serein que je vivrai demain, depuis mon enfance, l'aujourd'hui qui passe ne compte pour rien ...

... mes fantasmagories ne se manigancent pas dans mon esprit, mais sur la page criblée de mots obscènes à partir desquels des réminiscences de voyeurs trament avec ferveur le raconter qui ramène au nœud œdipien du départ, aussi, comme le serpent mû par l'alphabet de ses entrelacs découvre ses intentions en avançant, la perversité de la phrase venimeuse ne m'est connue qu'une fois son approche ondulante conclue ...

... de l'envolée interrompue, si mon esprit fatigué ne s'en empare pour agrandir ses vues, c'est mon âme endiablée qui s'en saisit d'emblée pour jouir, dans le ciel de la page qu'elle ne peut franchir sans périr, de l'entièreté de la phrase insolente qui ne s'écarte de ses dérapages pour, lisse comme un serpent, l'amour infini devant rester un désir éternel, traverser mon corps absent depuis mon anus ...

... pour passer d'une poésie fleurie au vide infini sans jamais effleurer la terre où couvent les braises de l'enfer, mon âme m'assigne à épouser le cheminement indigne des rimes que j'aligne jusque dans les recoins des pages afin que s'y multiplient, les dédoublements de mon être s'invertissant dans la lettre, des orgies impunies ...

... pour que mon âme jouisse des rimes qui surgissent quand dans un vers pervers s'invertissent préférence des sens et vices, comme deux serpents s'enroulent l'un à l'autre à mesure qu'ils se dressent en sifflant, à la phrase salace la courbe de mon désir s'enlace jusqu'à ce que ma psyché prostituée, en cédant au féminin de sa conjugaison, amène son érection ...

... attendrais-je, pour être le tendre du défricheur certain de me fendre au détour des pages ciselées rapidement tournées, que me surprennent des phrases obscènes, si mes mains, avant de manier les quarante-deux caractères d'un alphabet abstrait, avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé qui me reconnaîtrait ...

... mon âme n'étant vive que si le verbe avilissant l'avive, pour apaiser sa crainte que ses ébats licencieux se poursuivent en dehors des pages impatientes d'être lues du poème sentencieux, et que les mots de sa soif démesurée d'être aimée, étanchée sous la nue la nuit au coin des rues avec des inconnus, ne se déversent plus, à la phrase dérangement je rajoute de l'ambigüe ...

... alors que l'esprit altéré doit se défaire du verbe pour pleinement jouir de la chair, de mon âme troublée j'entends la voix descendre en moi quand en liesse, les mots indécents se pressent dans la phrase lascive prenant une tournure suggestive pour décliner le penchant d'être Ève dans Adam, et que m'aspire le vertige d'assouvir la spirale d'un désir dans les outrances de ne plus le contenir ...

... pour contenter une âme qui embrasse dans son voyage l'attraction du vide de la page qui, comme celui où l'univers réside, est infini, mes yeux braconnent, dans le verbiage d'un autre âge, au verso de l'impasse de mon esprit à intégrer le vide originel dans un récit, l'intimité que vivent les aimés, dès lors que la strophe insatisfaite d'être imparfaite, m'accule à cette extrémité versifiée, d'être pourfendu par le cul ...

... l'amant sans visage que je n'éconduis pour que, de sa rencontre sur le drap blanc d'une page, ruissellent les rimes compromettantes qui enchantent une âme ardente au point que, mise à nue par les stances qui affermissent la tentation qui la relance, elle fléchit avant que ne soit complètement écrit l'orgie qui s'ensuit, dans la ferveur des nuits où s'écrivent mes folies, entre deux virgules, m'encule ...

... le bleu du ciel lavé par la pluie dont le retour me ravit plus je vieillis s'abîmerait-il en m'emportant dans la pureté dernière du firmament qui se vide en s'agrandissant si, alertée par le cœur battant de l'enfant obéissant qui ne comprenait ce qui lui arrivait que si des mots le lui disaient, plaqué contre le mur de pierre par l'officiant des messes et des prières, mon âme avait chu, une bite dans le cul ...

... afin que je ne reste enfermé dans le souvenir d'une enfance souillé par le pasteur égaré qui, sur mes lèvres, déposa la saveur d'être le féminin de l'homme dans un baiser, mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle, en déchirant une fenêtre de lumière dans l'épaisseur de la nuit permissive à l'attirance des sens, m'a pris sous son aile et, pour que des boucles de rimes intimes se rajoutent au nœud vicieux du poème qui la transporte dans les cieux et que, plutôt que d'embrasser la mort distillée par la morsure du serpent, m'émascule l'amour différé

indéfiniment, de prendre langue avec mon démon, ne répond, depuis, jamais non ...

... mon âme, attelée au langage qui lui souffle que son vol vers l'amour incommensurable se poursuivra quand bien même la page du poète restera vierge des mots triviaux qui s'enchâssent, allégée d'être ainsi déliée de mon présent qui passe au point que si elle eût chuté dans l'Hadès en passant par mes fesses elle s'en moque comme d'une fin dernière de mon froc, n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme, à la lignée brisée d'un père présent comme un totem remonte alors la fêlure parcourant mes poèmes ...

... puisque mort, le Dieu du livre le restera, le vide infini se retrouve là où les mots du père rappelant à lui son fils resteront à jamais tus, de même pour mon âme il en sera quand son espérance nimbée de croyance que les liens de l'amour perdurent par-delà les rayons obliques des jours se détachera, sur la dernière page écornée du poème inachevé, de mon être qui, pour cheminer jusqu'à son basculement dans le néant, s'efface derrière la lettre ...

... du manège qu'a réussi à faire tourner sans fin dans un refrain la musique intime des rimes de l'enfant puni dans son coin, au contentement de mes fesses que réitère sur moult pages d'un diabolique racolage, une âme sans âge, ma plume de poète qui devient indiscreète à l'écoute des consonances qui crûment s'agentent quand murmure la source du versant opposé de mon ego, vrille aujourd'hui mon esprit au travers d'une hébétude qui en moi ne dit mot ...

... cette hébétude indécrottable qui ne voit pas venir la phrase improbable me maintiendra-t-elle dans le retrait d'une vie sans attrait aussi longtemps que l'envers sombre de mon ombre, dévoilé par l'exigence formelle d'une poésie rebelle, ne me soit devenu, vieux radoteur qui connaît ses pensées avant de les avoir formulées, un filon plutôt qu'une faille que n'épuise le travail ...

... mes pages n'étant que des fragments d'un seul et même miroir, tout un chacun peut y voir le savoir que je n'ai pas acquis, le pouvoir que je n'ai pas conquis d'une vie que je n'ai pas saisie ...

... après avoir tourné les pages de mes amours de loin où aux aspirations de l'âme ne se mêlent les humeurs du corps, dépourvu d'avoir connu l'envers de mon être par le cul je me coltine à présent, embarqué dans ce non-poème tanguant vers l'âge du naufrage, une hébétude qui leste mon geste, dès lors que ma plume devenue sage pour contenir le vide qui abonde sur des pages blanches qui se confondent dans le retour des jours sans amour, a perdu son entrain en chemin ...

... le premier jet surgi du vide où l'indéterminé se consolide et se prolonge en un trait d'esprit quand la pensée s'arque à l'extrême dans la solitude d'un poème, me dérobe-t-il le monde pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe, et que mon âme, alors que mes os se disloqueront dans le creux d'une tombe, perpétue sa course dans l'infini des cieux sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux, ne soient alourdies des cendres des passions refroidies ...

... bien que l'éternité de mon âme ne me leurre, qu'une chape d'hébétude m'enferme dans la finitude en obstruant la porte étroite aux envolées vers le linceul du vide illimité demeure si, de tromper la poésie n'en ayant plus peur, mon corps absent de l'ombre penchée sur la page, s'adonnait au dérèglement de tous ses sens ...

... la psyché du poète acrimonieux qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux, s'ouvre pour être aimée à des aveux, aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux si, plutôt que de courtiser les écarts égrillards d'une phrase sans fard et, jusqu'à l'heure de minuit passée, d'attendre que les rimes dissonantes s'ajustent à la litanie entêtante dont le recommencement n'a d'autre fin que de boucler dans l'oubli du temps à la rencontre de l'attentionné qui saura entendre les dictas d'une lyre dans l'étalement des obscénités de ce délire, je m'en retournais être harponné là où les solitudes ralentissent le pas ...

... la répétition de ce rituel où, enclée, la chair jouit d'être mortelle, si elle ne conforte mon esprit qu'apeure de quitter la matière qui s'épuise dans le vide pourquoi l'accomplirais-je ? plutôt que d'accueillir la rime ordurière qui accentue l'écart entre les corps chutant dans les instants du temps et l'esprit qui voyage dans l'infini relayé par la poésie grâce à laquelle mon âme, la prière échappant au cycle de la poussière, ensevelie dans la terre, à ma mort, ne sera ...

... les rimes vulgaires qui renforcent mes fantasmagories retorses dont leur oubli sera, dans l'épreuve du temps, le garant de mon effacement, élèvent-elles mon âme vers la plus évidée des nues sans que jamais, pourfendu par le cul, mon corps au monde n'ait appartenu, à moins qu'en tuant ma gardienne avant l'heure, le verbe extirpé de ma chair n'érigeant plus de barrière, à l'errance dictée par l'appétence des sens m'abandonner comme si, dans les premières années de mon enfance, définitivement je l'avais été ...

... notre propre drame nous étant connu qu'une fois qu'il se déclame, tu m'as entraîné, mon âme, pour fuir le dard qui t'aurait déchiré les ailes en pénétrant le tremblement de tout mon corps vaincu par le cul, dans les orgies d'une poésie qui aujourd'hui me laissent, aux abords de la vieillesse, avec l'hébétude pour compagnie ...

... rajouter, avant qu'une tournure affutée ne relance la phrase griffonnée vers une visée autre que celle escomptée, que sans les rimes de bagatelle qui astreignent ma ritournelle à passer par chacune d'elles, mon âme désirante n'aurait enjambé l'hébétude de mon esprit surpris que puisse s'écrire à rebours, une poésie d'amour sans retour ...

... la musique impudique de ce poème
entrepris pour circonscrire l'hébétude de mon
esprit alors que je ne parvenais à imaginer la
tournure que celui-ci prendrait, mais comme le
cours de mes jours passés à attendre l'amour
découle des avancées du langage qui en freinent
le rattrapage, avec ce dernier tour malin, pour
qu'aujourd'hui ne ressemble à demain, la fuite de
ma vie dans l'écrit, ici, prend fin ...

*poème relu et modifié
le mercredi 16 septembre 2020
D. P.*

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur les poèmes : *“un amour dépourvu de visage”*, *“La forêt de mon ombre”*, *“Cascade”*, *“Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu”*, *“Le chemin de la page”*, *“Mon âme”*, *“L'hébétude dont je parle”*, sont réservés.

La mise en page numérique
de cet ouvrage a été effectuée
par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

Publié le jeudi 17 octobre 2019.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements